

La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux.

Messis quidem multa, operarii autem pauci.

Luc., 10, 2.

38. Priez donc le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.

38. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.

CHAPITRE X

Jésus confère aux Apôtres, en vue de leurs premiers travaux évangéliques, le pouvoir de chasser les démons et de guérir les maladies, (v. 1). — Liste des douze Apôtres, (vv. 2-4). — Instructions pastorales relatives à leur mission actuelle et à toutes les missions de l'avenir. (vv. 5-42).

1. Et ayant convoqué ses douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits immondes pour les

1. Et convocatis duodecim discipulis suis, dedit illis potestatem spirituum immundorum, ut ejice-

dit, les ouvriers évangéliques, qui doivent être dans leurs rapports avec les peuples auxquels ils sont envoyés ce qu'est l'agriculteur à l'égard de la moisson. Les chefs spirituels de la nation théocratique ne valaient pas mieux en qualité de moissonneurs qu'en qualité de pasteurs et Jésus veut les remplacer; mais qu'il a encore peu d'hommes à sa disposition! et quel malheur, lorsque le temps de la moisson est venu, si les bras manquent pour la couper ou pour la rentrer! Aussi le Sauveur engage-t-il ses disciples à s'adresser à Dieu, le maître du champ et des blés mûrs qu'il faut récolter le plus promptement possible, pour lui rappeler que ses intérêts les plus chers sont en jeu et que s'il tient à ne pas laisser perdre sa moisson il doit envoyer, mais envoyer le plus promptement possible (on lit dans le grec *ἐκβάλειν*, qui signifie lancer avec vigueur, « extrudere »), car le besoin est pressant, un grand nombre d'excellents ouvriers qui travailleront pour Lui. — Cette prière que les disciples firent sans doute à l'instant sur les recommandations de leur Maître, devait leur obtenir à eux-mêmes d'être envoyés les premiers dans le champ du Seigneur, comme nous l'allons voir par la suite du récit.

2° Pouvoirs conférés aux douze Apôtres en vue de leurs premiers travaux évangéliques, x, 1-4. Parall. Marc. vi, 7; Luc. ix, 1 et 2.

La collation des pouvoirs, γ, 1.

CHAP. X. — 1. — *Et convocatis duodecim discipulis*. Jésus convoque donc en assemblée solennelle ses douze principaux disciples, ses Apôtres, ainsi qu'ils sont appelés au verset

suivant. Nous voyons par là que le mot disciple est pris, dans l'Evangile, en trois différents sens. D'après sa signification la plus large, il désigne tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ et qui recevaient avec docilité la doctrine évangélique; d'après une signification restreinte, il représente ces hommes plus généreux que le divin Maître avait attachés à sa personne et dont il se faisait accompagner dans ses voyages et dans ses missions, Cf. Matth. viii, 21, etc.; enfin dans le sens strict il s'applique à l'élite de cette seconde catégorie, aux Douze par excellence, comme les nomme déjà S. Marc, vi, 7. Il s'était ainsi graduellement formé autour du Christ un triple cercle d'amis et de partisans. S. Matthieu, en parlant ici pour la première fois des Apôtres, ne prétend nullement affirmer que leur choix ne remonte pas au-delà de cette époque. Au contraire, l'expression générale « convocatis », *προσκαλεσάμενος*, dont il se sert pour les introduire sur la scène évangélique, suppose que les Douze formaient déjà un nombre à part, une classe distincte de celle des disciples du second rang. En effet, d'après les deux autres synoptiques, qui s'expriment là-dessus avec toute leur précision accoutumée, la formation du collège apostolique remontait à une date antérieure : elle avait eu lieu, nous disent-ils, peu de temps après l'ouverture de la première mission donnée par Jésus aux Galiléens et quelques instants seulement avant le Discours sur la Montagne; Cf. Luc. vi, 12-20; Marc. iii, 13-19. Plus loin, à l'occasion de la circonstance que nous étudions actuellement, ils racontent d'une manière très-expresse que

rent eos, et curarent, omnem languorem, et omnem infirmitatem.

Marc., 3, 15; Luc., 6, 13 et 9, 1.

2. Duodecim autem Apostolorum nomina sunt hæc. Primus, Simon, qui dicitur Petrus, et Andreas frater ejus;

chasser et guérir toute langueur et toute infirmité.

2. Or, voici les noms des douze Apôtres : Le premier Simon, qui est appelé Pierre et André son frère,

Jésus convoqua les douze Apôtres pour leur communiquer ses pouvoirs et pour les associer à ses travaux, Marc. vi, 7; Luc. ix, 1 et 2. Le premier évangéliste condense par conséquent les faits selon sa méthode ordinaire, tandis que S. Marc et S. Luc séparent dans leurs récits les choses qui ont été séparées d'après l'ordre des temps. Ce sentiment est, de nos jours, très-généralement adopté. — *Dedit illis potestatem*. C'est pour leur conférer des pouvoirs surnaturels semblables aux siens et destinés à corroborer leur prédication, qu'il les a réunis en ce moment autour de lui : il va pour ainsi dire procéder à leur ordination apostolique, en attendant l'ordination sacerdotale qui aura lieu le soir du Jeudi Saint. De quelle manière leur transmet-il les pouvoirs extraordinaires que l'évangéliste mentionnera bientôt? Est-ce à l'aide de quelque signe extérieur, comme l'ont pensé divers auteurs? Ne serait-ce pas plutôt par une simple déclaration verbale? Peu importe; les trois récits gardent d'ailleurs sur ce point un silence absolu. — Ces pouvoirs sont de deux sortes : ils consistent 1^o à chasser les démons des corps des possédés, *spirituum immundorum*... Remarquons la construction particulière de la phrase. Au lieu d'employer la tournure habituelle « potestatem ejciendi spiritus immundos », on a placé en tête les deux mots principaux auxquels on a rattaché les autres : c'est de l'hébreu copié en grec ou en latin. Le génitif « spirituum immundorum » (« Genitiv. objecti » des anciens grammairiens) équivaut à « supra » ou « contra spiritus immundos ». Quant à cette appellation d'esprits immondes appliquée aux démons, elle vient de leur opposition constante et manifeste à tout ce qui est saint, de leur vive inclination pour tout ce qui est mal, et de l'ardente activité qu'ils déploient pour induire l'homme à toute sorte de péchés, à toute sorte d'impuretés dans le sens large comme dans le sens strict de cette expression. — 2^o *Et curarent*... Les pouvoirs communiqués par Jésus à ses Apôtres consistent encore à guérir indistinctement, sans aucune exception, toutes les maladies ou infirmités qui désolent les hommes. Actuellement, la puissance dont il les investit est donc tout à fait extérieure; plus tard seulement il leur confèrera une autorité plus

spirituelle et plus relevée, en vertu de laquelle ils pourront administrer les sacrements et faire passer directement la grâce dans les âmes. Du reste ce qu'il leur fallait tout d'abord, c'était le don d'opérer des signes frappants qui attesteraient la vérité de leur prédication. « Hæc signa, écrit S. Grégoire-le-Grand, Hom. xxix in Evang., necessaria in exordio Ecclesiæ fuerunt. Ut enim ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda. Quia et nos, quum arbusta plantamus, tamdiu eis aquam infundimus, quousque ea in terra jam coaluisse videamus; et si semel radicem fixerint, irrigatio cessabit »

La liste des Apôtres, §§. 2-4. Parall. Marc., iii, 16-19; Luc., vi, 13-16.

2-4. — *Duodecim Apostolorum*. Pourquoi ce chiffre de douze? Il est à coup sûr symbolique, ainsi que l'ont admis tous les anciens commentateurs et la plupart des modernes; il suppose par conséquent quelque intention mystérieuse dans l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ. S'il n'avait pas un caractère mystique, S. Pierre n'aurait pas affirmé, après la Pentecôte, qu'il était nécessaire (« oportet », Act. i, 21) de combler le vide créé dans le collège apostolique par la mort du traître Judas. Toutefois si l'existence du symbole ne souffre aucun doute, il n'en est pas de même des recherches plus ou moins compliquées et subtiles auxquelles on s'est livré pour en trouver la clef. Le nombre douze, a-t-on dit, est formé par une combinaison des chiffres trois et quatre. Trois est le signe de Dieu et du divin, quatre le signe de la créature. Si l'on additionne simplement ces deux chiffres, on en obtient un troisième, sept, qui est l'emblème de la religion, c'est-à-dire de l'union de la créature avec Dieu. Douze est le produit de trois multiplié par quatre, ce qui signifie une union encore plus intime de Dieu et de l'homme; voilà pourquoi douze est le nombre de l'Alliance du Seigneur avec Israël, puis avec l'Eglise. Cf. Baehr, *Symbolik*, i, 204 et ss.; Arnoldi, *Comment.* in h. l.; Bisping, *ibid.* Nous avouons en toute simplicité que nous comprenons peu de chose à ces savantes combinaisons; aussi préférons-nous revenir aux explications plus simples et, ce nous semble, plus fondées des anciens au-

3. Jacques fils de Zébédée et Jean son frère, Philippe et Barthélemy, Thomas et Matthieu le publicain, Jacques fils d'Alphée et Thaddée,

3. Jacobus Zebedæi, et Joannes frater ejus; Philippus, et Bartholomæus; Thomas, et Matthæus publicanus; Jacobus Alphæi, et Thaddæus.

teurs, que Maldonat résume dans les termes suivants : « Duodecim Christus apostolos esse voluit, ut duodecim patriarcharum figuram impleret, et quemadmodum ex duodecim patriarchis totus judæicus populus propagatus est, ita totus populus christianorum spiritualiter ex duodecim apostolis propagaretur ». Il y eut donc douze Apôtres en souvenir des douze patriarches et des douze tribus, Dieu voulant établir une certaine ressemblance d'origine entre les deux Testaments. On peut encore admettre, si l'on veut, un second motif, suggéré dans les termes suivants par Rhaban Maure : « Duodenarius consurgens ex ternario et quaternario significat eos prædicaturos Trinitatis fidem per quatuor mundi partes. » La « Glossa ordin. » parle dans le même sens : « Hi sunt operarii qui mittendi erant et quadrati orbis partes ad fidem Trinitatis vocaturi ». — Ce que S. Grégoire-le-Grand disait du nom des Anges, « nomen officii, non naturæ », on peut l'appliquer aussi à la dénomination d'Apôtre, qui est essentiellement un nom d'office et de fonction. Dérivé du grec ἀποστέλλω, le substantif ἀπόστολος, dont les Latins ont fait « apostolus » et nous « Apôtre » en passant par « Apostre » (la lettre L ayant été changée en R), signifie Légat, Envoyé, Ambassadeur; il avait son équivalent dans le mot hébreu שלח (de שלח, « mittere »). Jésus-Christ, à qui l'Épître aux Hébreux, III, 1, confère justement ce titre, l'avait choisi lui-même pour le donner à ses douze disciples de prédilection, Cf. Luc. VI, 13, auxquels il est plus spécialement réservé dans le langage chrétien. C'est à bon droit que S. Matthieu en a retardé la mention jusqu'au moment où ceux qui l'avaient reçu allaient être « envoyés » pour la première fois par leur Maître, afin de prêcher l'Évangile à leurs concitoyens. S. Pierre nous fait connaître au livre des Actes, I, 24-25, les conditions particulières qu'il fallait remplir pour avoir le droit de porter le nom d'Apôtre dans le sens strict. — *Nomina sunt hæc.* Les noms de ces douze privilégiés, de ces grands dignitaires du royaume messianique, méritaient assurément d'être conservés dans l'Évangile et transmis à tout jamais à la chrétienté, ἵνα τε γνωρίζωμεν αὐτοὺς, καὶ ἵνα διακρίνωμεν τοὺς ἀπὸ τῶν ψευδαποστόλων, Théophylacte; ce dernier motif n'était pas illusoire, comme le prouve l'histoire des premiers siècles de l'Église. S. Marc signale également les Douze

dans sa rédaction, III, 16-19, et S. Luc, non content de les citer dans l'Évangile qui porte son nom, VI, 13-16, les a même, consignés au livre des Actes, I, 13; de sorte qu'il existe, dans les écrits inspirés du Nouveau Testament, quatre listes des membres du collège apostolique qui, rapprochées les unes des autres, fournissent plusieurs résultats intéressants. Dans toutes les listes, S. Pierre obtient le premier rang, tandis que Judas est nommé régulièrement le dernier. Chaque liste partage les Apôtres en trois groupes de quatre, et ce sont toujours les mêmes noms qui apparaissent dans le même groupe, bien qu'ils n'y occupent pas constamment une place identique. Le premier groupe renferme saint Pierre, S. André, S. Jacques le Majeur et S. Jean : S. André, qui est le second dans les listes du premier et du troisième Évangile, n'a que le quatrième rang dans les deux autres catalogues, les deux fils de Zébédée passant avant lui. Dans le second groupe, nous trouvons les noms de S. Philippe, de S. Barthélemy, de S. Thomas et de S. Matthieu. S. Philippe est toujours le premier; S. Barthélemy occupe tantôt le second, tantôt le troisième rang; S. Thomas est successivement placé au second, au troisième ou au quatrième; S. Matthieu deux fois au troisième et deux fois au quatrième. Le dernier groupe comprend S. Jacques-le-Mineur, nommé en tête dans les quatre listes, S. Simon et S. Thaddée qui alternent à la seconde et à la troisième place, enfin Judas Iscariote qui termine partout la série. Ce placement est à coup sûr trop régulier pour qu'on puisse l'envisager comme l'œuvre d'un pur hasard. Nous avons déjà noté les rangs spécialement attribués à S. Pierre et à Judas; il est remarquable aussi que, parmi les dix autres Apôtres, les plus célèbres, ceux dont la personnalité est mise davantage en relief soit dans l'Évangile, soit dans l'histoire, sont mentionnés en première ligne, tandis que les autres ne viennent qu'après. S. Matthieu et S. Luc nommant les Apôtres deux à deux et S. Marc affirmant d'autre part, VI, 7, que Jésus « cœpit illos mittere binos » quand il les envoyait prêcher pour la première fois, il est possible que les quatre listes nous donnent, au moins dans l'ensemble, l'ordre que le Sauveur lui-même avait établi entre ses douze disciples. — *Primus Simon*, en hébreu שמעון, « exauditus »; ce nom, fréquemment

4. Simon Cananæus, et Judas Iscariotes qui et tradidit eum.

4. Simon le Cananéen et Judas Iscariote qui le trahit.

porté chez les Juifs, était celui que le prince des Apôtres avait reçu à la circoncision. Mais, dès sa première entrevue avec Jésus, il s'était vu imposer par le divin Maître lui-même une appellation nouvelle, au sens profondément mystique, qui a fait oublier presque totalement la première : *qui dicitur Petrus*, Cf. Joan. 1, 43. S. Matthieu se borne à la mentionner ici afin de distinguer Simon-Pierre de Simon le Zélote ; plus tard, xv, 18, il en racontera la confirmation solennelle. L'épithète de « primus », qui ouvre d'une manière si frappante la liste des Apôtres, a toujours gêné considérablement les Protestants. Pendant longtemps, ils ont essayé de s'en débarrasser, en affectant de la regarder comme un numéro d'ordre, ou bien en soutenant qu'elle désigne simplement Céphas soit comme le premier appelé d'entre les Apôtres, soit comme le disciple le plus cher à Jésus. Vaines tentatives ! Il est notoire en effet que le favori du Sauveur était S. Jean ; notoire que Simon-Pierre ne fut pas le premier des Apôtres au point de vue de la vocation, son frère André et un autre encore que nous déterminerons plus tard s'étaient attachés avant lui à Notre-Seigneur, Cf. Joan. 1, 35-39 ; notoire enfin qu'un numéro d'ordre suppose d'autres numéros de même nature et que, lorsqu'on a commencé une nomenclature de ce genre, on ne s'arrête pas brusquement après le n° 1. Nous devrions donc avoir : « secundus Andreas, tertius Jacobus » et ainsi de suite jusqu'à « duodecimus Judas ». Rendus plus raisonnables par des réflexions plus sérieuses, sinon par la décroissance de leurs préjugés, les disciples de Luther et de Calvin consentent aujourd'hui en assez grand nombre à voir dans l'adjectif *πρωτος* un synonyme de *κορυφαιος*, selon la pensée de S. Jean Chrysostôme, et l'indice d'une vraie priorité de S. Pierre sur les autres Apôtres. Citons en particulier Meyer, J. P. Lange, Olshausen, Alford, et de Wette. Ce dernier ne craint pas d'avouer franchement que « ce *πρωτος* favorise beaucoup la doctrine de la primauté de S. Pierre ». Déjà, du reste, le sage Grotius avait reconnu la même chose : « Princeps, dit-il, haud dubie collegii a Christo designatus, ad retinendam corporis compagem », Annot. in h. l. Aussi avons-nous été surpris de rencontrer dans Fritzsche, ordinairement plus juste et plus calme, l'amenité suivante à l'adresse des Catholiques : « Absurdi sunt Catholici qui voce *πρωτος* Petri primatum, hoc est, ut Bezae verbis utar, tyrannidem antichristi, confirmari posse confidunt » ! Pourquoi ne pas les accuser,

comme l'ont fait des auteurs plus anciens, d'avoir eux-mêmes frauduleusement introduit dans le texte sacré l'adjectif qui soulève de si grandes colères ? Mais son authenticité est trop bien constatée. Nous affirmons hautement que sa signification ne l'est pas moins. Quiconque, sans idées préconçues, rapproche de ces simples mots « Primus Simon », les textes du Nouveau Testament et de la tradition qui les expliquent, n'aura pas de peine à reconnaître qu'ils attribuent à Simon-Pierre non pas une priorité vulgaire sur les autres Apôtres, mais une véritable primauté d'honneur et de juridiction. Ce n'est pas seulement en cet endroit qu'il occupe le premier rang dans le collège apostolique ; l'histoire évangélique lui fait jouer à chaque page un rôle prééminent. Ici il parle au nom de tous les autres disciples, Matth. xix, 27 ; Luc. xii, 41 ; là il répond quand les Apôtres sont interpellés en commun, Matth. xvi, 16 et parall. ; quelquefois Jésus s'adresse à lui comme à un personnage principal même parmi les trois disciples privilégiés, Matth. xxvi, 40 ; Luc. xxii, 31. Après l'Ascension, il nous apparaît comme l'organe du collège apostolique, Act. 1, 15 ; ii, 14 ; iv, 8 ; v, 29. Et nous omettons à dessein plusieurs des textes les plus saillants, auxquels nous saurons rendre justice quand l'ordre des faits nous les présentera. Ces divers traits, soit qu'on les prenne à part, soit surtout qu'on les réunisse tous ensemble, forment une base inébranlable à la doctrine de l'Eglise touchant la primauté de S. Pierre et de ses successeurs. — *Et Andreas, frater ejus*. Dans la liste de S. Matthieu, aussitôt après Simon, nous trouvons son frère André, dont le nom est évidemment grec, malgré les efforts d'Olshausen pour le faire dériver de l'hébreu נָדָר, *Nadar*, « voveré ». Ἀνδρέας vient évidemment de ἀνдр, par l'intermédiaire de ἀνδρεος, viril ; sa forme hébraïque devait être אנדרי. Ni durant sa vie apostolique, ni à l'heure de sa mort, André ne démentira cette glorieuse appellation. Si sa figure pâlit nécessairement à côté de celle de son frère, il n'en conserve pas moins l'honneur d'être accouru le premier de tous auprès de Jésus, Cf. Joan. 1, 35 et ss. — Le premier évangéliste nous a fait connaître plus haut, iv, 18 et ss., le moment précis auquel le Sauveur attacha définitivement à sa personne les deux fils de Jonas. Jésus appela en même temps les fils de Zébédée (זבדי) ou, comme il les surnomma lui-même les fils du tonnerre (« Boanerges », Marc. iii, 17), *Jacobus Zebedaei* et *Joannes frater ejus*. L'aîné, S. Jacques (יעקב, *Jacob*), aura la gloire de

devenir le premier martyr apostolique, Cf. Act. xii, 2; le second, S. Jean, celle d'être le disciple bien-aimé du Sauveur et de composer le quatrième Évangile. Le génitif « Zēbedæi » qui accompagne le nom du premier, a pour but d'établir une distinction entre lui et son homonyme le fils d'Alphée, ou, selon le langage usité depuis longtemps dans l'Eglise, entre S. Jacques le Majeur et S. Jacques le Mineur. Ce génitif dépend de « filius », sous-entendu d'après la mode hébraïque. — *Philippus*; autre nom grec très-usité en Palestine, Cf. Joseph. Bell. Jud. iii, 7, 42. Les Rabbins, qui le mentionnent souvent, l'écrivent de deux manières différentes, פִּלְיָפִי et פִּילִיפּוֹס. S. Philippe fut, lui aussi, un disciple de la première heure, ainsi que nous le racontera S. Jean, i, 43; il était de Bethsaida, compatriote par conséquent, de S. Pierre et de S. André. — *Bartholomæus*, en hébreu בְּרִתְחַי, « fils de Tholmai ». La tradition est unanime pour ne faire qu'un seul et même personnage de S. Barthélemy et de Nathanaël, ce « bonus Israëlita » présenté à Jésus par S. Philippe sur les bords du Jourdain, Cf. Joan. i, 45 et ss. Cette identification est parfaitement conforme à l'esprit de l'histoire évangélique, car 1^o S. Jean, vers la fin de son premier chapitre, a manifestement l'intention de raconter au lecteur la manière dont furent nouées les relations les plus anciennes entre Jésus et ses futurs disciples : pourquoi, sur les cinq personnes qu'il nous présente, une seule, Nathanaël, n'aurait-elle pas été appelée à l'apostolat? 2^o Jésus annonce formellement à Nathanaël, Joan. i, 50, qu'il lui réserve un rôle supérieur : ce rôle ne pouvait être que celui d'Apôtre. 3^o S. Barthélemy est associé à S. Philippe dans les listes qui contiennent les noms des Douze, de même que Nathanaël l'était au début du quatrième Évangile. 4^o S. Jean, xxi, 2, signale la présence de Nathanaël parmi plusieurs Apôtres, de manière à donner clairement à entendre qu'il faisait partie, lui aussi, du collège apostolique. Barthélemy semble avoir été une de ces dénominations patronimiques qui ont toujours été en usage dans tout l'Orient; Nathanaël, נְתַנְאֵל, Dieu a donné, était le nom personnel reçu à la circoncision. — *Thomas*, en hébreu תָּמָם, *Theōm*, en chaldéen תְּמָאָם, *Thoma*, c'est-à-dire « gemellus », ou « Didymus », comme traduit S. Jean, xi, 16, 20; xxi, 2. Cet Apôtre, au point de vue du caractère, n'est pas sans analogie avec S. Pierre : dans tous les deux nous trouvons une affection généreuse pour Jésus-Christ, un courage parfois héroïque, mais aussi de grandes et promptes défaillances. — *Matthæus publicanus*. Au chapitre qui précède, ix, 9 et ss., il nous a lui-même raconté sa vocation extraordinaire. Avec quelle admirable humilité n'accote-t-il pas ici

à son nom l'épithète peu flatteuse de « publicain »! — *Jacobus Alphæi*, (scil. filius), ou S. Jacques le Mineur, comme l'appelle déjà S. Marc, xv, 40, sans doute en raison de son âge moins avancé, comparativement à celui de Jacques, fils de Zébédée. Selon toute vraisemblance, Alphée, son père, ne diffère pas de Cléophas, Cf. Luc. xxiv, 18, ou de Κλωπά, comme l'appelle S. Jean, xix, 25 : ce sont en effet deux manières distinctes d'écrire en grec le nom hébreu de חֲלֵפַי, *Halpāi*. Mais Cléophas ayant épousé Marie, sœur ou du moins proche parente de la Sainte Vierge, Joan. i. c., S. Jacques le Mineur eut ainsi la gloire incomparable de faire partie de la famille de Jésus. C'est donc de lui que parle S. Paul dans sa lettre aux Galates, i, 19, lorsqu'il dit n'avoir trouvé à Jérusalem, à l'époque de son premier voyage, que deux Apôtres, Pierre et Jacques « le frère du Seigneur »; c'est donc lui qui est mentionné, Matth. xiii, 55 et parall., parmi les cousins du divin Maître. Nous savons qu'il fut pendant de longues années l'évêque de la capitale juive et qu'il composa la première des épîtres catholiques. — *Et Thaddæus*. La « Recepta » le nomme Λεββαῖος, ὁ ἐπικληθεὶς Θαδδαῖος. Les manuscrits grecs présentent d'ailleurs à propos de cet Apôtre une grande bigarrure de variantes. Quelques-uns portent simplement Θαδδαῖος, comme la Vulgate, d'autres simplement Λεββαῖος; d'autres enfin lisent, au rebours de la « Recepta », Θαδδαῖος ὁ ἐπικληθεὶς Λεββαῖος. Mais, ce qui est encore plus surprenant que cette confusion, c'est de ne trouver ni le nom de Thaddée, ni le nom de Lebbée dans les deux listes de S. Luc (Evang. et Act. Cf. Joan. xiv, 22), qui en cite un autre tout différent, celui de « Judas Jacobbi ». Comment expliquer cette divergence? On a compris qu'à moins de vouloir bouleverser et remanier complètement le corps apostolique dans sa composition, il fallait s'en tenir de la façon la plus stricte au chiffre carré de Douze. Les évangélistes qui accentuent ce nombre avec tant de force toutes les fois que l'occasion s'en présente, ne peuvent certainement pas avoir été les premiers à s'en écarter. Si donc il leur arrive de signaler plus de douze noms, il faut que plusieurs de ces noms aient servi à désigner un seul et même apôtre. Tel est précisément le cas. Thaddée ne diffère pas de Lebbée, qui ne diffère pas non plus de Jude, de sorte que nous avons ici une personnalité unique représentée par trois dénominations distinctes. Aussi les anciens, sur le témoignage desquels repose cette solution de la difficulté, aimaient-ils à appeler Thaddée l'apôtre τριδύμος. Quels étaient les rapports de ces trois noms entre eux? On admet plus communément que Judas, יְהוּדָה, ou Jude, comme nous disons pour établir une différence entre ce disciple et le traître, était l'appella-

tion primitive. Thaddée et Lebbée seraient deux surnoms à la signification à peu près identique, puisque le premier **תדי**, dérivé de l'araméen **תד**, en hébreu **תד** et **דד**, « mamma, pectus », pourrait se traduire par « amatus », tandis que le second **לבי**, de **לב**, cœur, exprimerait une tendre caresse, « mon cœur! ». Lightfoot et Schleusner attribuent une fausse étymologie à ce dernier nom, quand ils le font venir l'un de Lebba, ville maritime de la Galilée mentionnée par Plin. Hist. Nat. v, 47, et patrie supposée de S. Jude, l'autre de **לביא**, lionceau. Nous expliquerons dans notre commentaire sur S. Luc, vi, 46, le sens des mots « Judam Jacobi » : qu'il suffise de dire ici qu'un grand nombre d'auteurs, s'appuyant sur une tradition très-sérieuse, sous-entendent cette fois non pas « filius », mais « frater », de manière à faire de S. Jude ou de Thaddée un frère de S. Jacques le Mineur, et, par suite, un parent de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Parmi les « frates Jesu » cités au ch. xii, v. 55, nous trouverons en effet Judas ou Jude à côté de Jacques. — *Simon Cananæus*. Cet autre Simon aurait été, lui aussi, d'après quelques exégètes, un cousin du Sauveur, Cf. Matth. loc. cit. : « frates ejus Jacobus... et Simon, et Judas », et en même temps frère de S. Jacques et de S. Jude : mais la tradition est moins formelle pour lui que pour les deux autres apôtres, en sorte que ce point demeure très-douteux. L'épithète de « Cananæus » ajoutée à son nom apparaît dans le texte grec tantôt sous la forme de **κανανατάς**, tantôt sous celle de **κανανίτης** (la « Recepta »). **Κανανατάς** signifierait, d'après S. Jérôme et d'autres anciens commentateurs, « e Cana oriundus ». Mais on objecte avec beaucoup de justesse que si cet adjectif était réellement tiré du nom de la ville de Cana, sa forme nécessaire serait **κανατάς**, en latin « canæus ». D'ailleurs, sans parler des autres autorités qui font pencher la balance en faveur de la leçon **κανανίτης**, n'avons-nous pas comme garant de son authenticité S. Luc lui-même qui, à deux reprises, dans son Evangile, vi, 45, et dans les Actes des Apôtres, i, 43, appelle S. Simon « le Zélote » ; ce qui montre de la manière la plus évidente que le vrai surnom était Cananite, et qu'il dérivait du verbe araméen **קנא**, en héb. **קנא**, « zelatus est ». Dans quelle circonstance Simon avait-il reçu le titre de Zélote ? C'est ce qu'on ne saurait indiquer avec certitude. Les Zélotes devinrent plus tard un parti célèbre, qui occasionna par ses excès la ruine de Jérusalem. Cf. Joseph. Bell. Jud. iv, 4, 9 ; vii, 8, 4 ; à l'origine, ils formaient une sorte de police religieuse qui veillait à l'observation rigoureuse de la Loi et qui s'attribuait le droit de châtier les délinquants. Peut-être existait-il en germe à l'époque du Sauveur ; dans ce cas S. Simon aurait été l'un des plus ardents, et le titre lui en serait resté.

— *Judas Iscariotes*. Nom sinistre, rejeté à la fin de la liste. Le Livre de Josué mentionne déjà, xv, 25, la ville de Carioth, située dans la tribu de Juda : c'est d'elle sans doute que le traître était originaire, et voilà pourquoi on avait ajouté à son appellation personnelle l'épithète d'Iscariote, afin de le distinguer de S. Jude, appelé comme lui en hébreu **יודא**. « Iscariotes » serait donc une expression calquée sur l'hébreu **איש-קריות**, *Isch-Kerioth*, l'homme, c'est-à-dire l'habitant de Carioth, et elle équivaldrait à « Cariothensis », **καριοθίνος**, comme on lit dans le quatrième Evangile, vi, 71, d'après plusieurs manuscrits. On rencontre dans l'historien Josèphe, Antiq. vii, 6, 4, un fait analogue qui confirme ce que nous venons de dire. L'écrivain juif voulait dire qu'un individu dont il avait à parler était natif de la bourgade de Tob. En hébreu, il aurait exprimé cette idée par **איש-טוב**, *Isch-Tob* ; copiant cette formule, il se contente de lui donner une terminaison grecque, et il dit que cet homme était un **Ἰσκαριώτης**. Quelques commentateurs rejettent cependant cette étymologie et font venir Iscariote les uns de **שקר**, *Schéker*, mensonge, « ut Judas homo mendax declaretur », les autres de **שכר**, *Sakar*, salaire, « ut vir significetur qui mercede se corrumpti passus sit » ; d'autres encore des expressions talmudiques **אסכרית**, *Iscara*, « strangulatio », ou **אסכריתא**, *Iscoretta*, « ceinture de peau » et par extension « crumena », qui feraient également allusion soit à la finhonteuse, soit à l'avarice du traître. Mais, outre que ces racines sont trop recherchées, elles ont de plus l'inconvénient de supposer que le surnom d'Iscariote ne fut donné à Judas qu'après sa mort, ce qui est contraire à l'ensemble des récits évangéliques, d'après lesquels le traître était déjà ainsi appelé de son vivant. — *Qui et tradidit eum*. Note infamante ajoutée dans les trois premières listes et en d'autres passages au nom de l'Apôtre infidèle : sa noire trahison méritait bien d'être ainsi relevée, stigmatisée dans tous les siècles. « Qui et » est un hellénisme que l'on traduirait plus exactement par « qui idem ». La conjonction, employée de cette manière, a pour but de mieux faire ressortir toute l'étendue de la malice de Judas. — Mais pourquoi trouvons-nous cette odieuse figure dans le cercle le plus intime des amis de Jésus ? Il y a là un problème intéressant que les exégètes se sont fréquemment posé. Hélas ! Judas est parmi les Apôtres au même titre que le serpent dans le paradis terrestre, Cham au sein de la première famille humaine, Cham dans l'arche, le mal toujours et partout avec le bien. Il fait encore partie du collège apostolique pour servir d'instrument à l'exécution des décrets providentiels relatifs au Messie. Hâtons-nous d'ajouter que cet instrument agira dans toute la plénitude de sa liberté ;

ien plus, qu'il sera constamment comblé de grâces de choix, à l'aide desquelles il pourra se soustraire à son rôle ignominieux. Nous verrons le divin Maître faire à différentes reprises des efforts pour convertir Judas ; nous le verrons frapper à la porte de ce cœur endurci. Mais en vain, le traître abusera de tout : à lui la faute ! S'en suit-il, ainsi qu'ont osé l'affirmer les rationalistes, que Jésus-Christ, dont l'esprit lisait tous les secrets de l'avenir, aurait dû ne pas fournir à Judas l'occasion de son crime, en l'écartant du nombre de ses Apôtres ? Une telle pensée serait blasphématoire. Dieu était-il donc tenu de ne pas créer les mauvais anges dont il prévoyait la révolte prochaine et l'éternelle damnation ? Est-il injuste, parce qu'il ne laisse pas dans le néant les hommes qu'il sait devoir se perdre à tout jamais ? La vocation de Judas se rattache donc à la grande question de la prédestination qui, malgré ses mystères, proclame si complètement la justice des décrets divins. « Justus es, Domine, et justum judicium tuum ». — A cet aperçu rapide qui a fait passer devant nous chacun des Douze isolément, il sera bon d'ajouter quelques vues d'ensemble qui nous permettront de les mieux apprécier comme corps apostolique. Les conditions que devait présenter à Jésus les disciples dont il voulait faire des Apôtres étaient tout à la fois négatives et positives. Sous le rapport négatif, il était bon que ces hommes fussent simples, peu instruits et laïques, parce que, dans le cas contraire, les préjugés du monde, du pharisaïsme ou du sacerdoce lévitique eussent déjà gâté plus ou moins leurs esprits et leurs cœurs. « Jésus ne choisit pas ses Apôtres dans les hauts rangs de la hiérarchie, ou parmi les représentants de la science religieuse de son temps, il les prit du commun du peuple. Rudes, ignorants, plus habitués à travailler de leurs mains qu'à exercer leur intelligence ; mais aussi, ils avaient gardé la droiture et la fraîcheur enfantine des âmes simples... Leur être moral n'avait pas été faussé et déprimé par une culture artificielle ; leur conscience n'était pas étouffée sous la pesante armure de la tradition pharisaïque ; ces âmes candides pouvaient recevoir facilement l'empreinte de l'enseignement et de la personnalité de Jésus. Wantant poser les assises du grand édifice destiné à abriter tant de générations, il a cherché en quelque sorte au sein des masses populaires un marbre vierge afin de le façonner à son gré », de Pressensé, Jésus-Christ sa vie, son temps, etc. p. 432 et ss. Mais tout ne devait pas être négatif dans les Apôtres ; ils devaient aussi présenter à leur Maître des qualités positives et réelles. A ce point de vue, il fallait qu'ils appartenissent à la race d'Israël, qu'ils fussent imbus d'une solide piété, attachés déjà d'une manière étroite au Sauveur,

capables enfin de formation intellectuelle et spirituelle. Il est inutile d'insister sur la nécessité de ces quatre conditions qui s'expliquent d'elles-mêmes ; il est notoire aussi que les dons les plus remarquables avaient été départis aux Apôtres, et que ces hommes convenaient admirablement pour le rôle auquel la Providence les destinait. Les traits épars de leur caractère individuel que nous pouvons recueillir çà et là dans l'Évangile, nous montrent en eux des natures très-variées qui se complètent l'une l'autre et qui, par leur réunion, forment une unité vraiment admirable. Représentants de l'Israël mystique, futurs fondements d'une Eglise qui ouvre ses portes à tous les hommes, déjà ils forment à eux seuls un petit monde complet. Cependant il ne faut pas se faire illusion sur leur état moral au moment où ils furent choisis par le Christ. Ils étaient encore bien faibles, bien ignorants, bien incapables de s'élever aux sublimes pensées de leur divin instructeur. Mais les enseignements de Jésus pénétrèrent peu à peu dans leurs cœurs ; sous sa douce influence, leurs idées terrestres disparaîtront, la grâce de l'Esprit Saint achèvera ensuite de les former, de les tremper vigoureusement et alors ils nous apparaîtront comme l'or pur, dégagé de toutes ses scories. — Il n'est pas sans intérêt de noter la part que Jésus a faite aux liens du sang et de l'amitié dans le choix de ses Apôtres. Quoique leur nombre soit si restreint, nous trouvons parmi eux trois couples de frères : Pierre et André, Jacques le Majeur et Jean, Jacques le Mineur et Thaddée, ces deux derniers pris dans la propre parenté du Sauveur. Philippe et Barthélemy (Nathanaël), André et Jean étaient d'intimes amis. — Nous avons vu aussi que la plupart des Apôtres portaient deux noms : Simon-Pierre, Jacques et Jean « Boanerges » ; Nathanaël-Barthélemy, Thomas-Didyme, Lévi-Matthieu, Simon-le-Cananéen ou le Zélote, Judas-Iscaïote ; et Jude en avait jusqu'à trois. — Plusieurs d'entre eux étaient homonymes : c'est ainsi qu'il y avait dans leurs rangs deux Simon, deux Jacques, deux Judas. — Pour ce qui concerne la représentation artistique des Apôtres et les attributs divers que l'histoire ou le symbolisme ont ajoutés à leurs portraits, nous renvoyons au savant Dictionnaire d'Archéologie de M. Viollet-le-Duc, t. 1, p. 25 et ss.

30 Instructions pastorales de Jésus-Christ à ses apôtres, x, 5-42,

Nous avons indiqué plus haut (voir la note de ix, 35) la ressemblance générale qui existe entre ce passage et le Discours sur la Montagne. Pour que l'analogie fût encore plus complète, les exégètes ont soulevé, touchant

l'exhortation pastorale adressée par Jésus à ses Apôtres, une controverse identique à celle que nous avons rencontrée dès l'ouverture de l'« Oratio montana ». Ici de même que là, deux évangélistes surtout, S. Matthieu et S. Luc, ont pris soin de consigner par écrit l'allocution du Sauveur (S. Marc en note à peine quelques lignes); ici comme plus haut, S. Matthieu retrace un discours suivi, logiquement enchaîné, d'une assez longue étendue, tandis que S. Luc en dissémine les différentes parties en trois ou quatre endroits de sa narration, Cf. ix, 4 et ss.; x, 4 et ss.; xii, 1-42, etc. Et de nouveau les commentateurs se partagent en deux camps pour affirmer, les uns (Olshausen, de Wette, etc.) que l'ordre véritable est celui de S. Luc, S. Matthieu ne nous présentant qu'un assemblage factice de doctrines enseignées à des époques diverses; les autres, en plus grand nombre (Meyer, Stier, J. P. Lange, Alford, Bisping, Van Steenkiste, etc.), que S. Matthieu nous a réellement conservé sous leur forme primitive les instructions pastorales de Jésus à ses Apôtres. Nous nous rangeons sans hésiter à ce second sentiment. Voici le rapide exposé de nos preuves : a. S. Matthieu, témoin oculaire, mérite la préférence quand il est plus circonstancié, plus précis que les autres synoptiques, et c'est précisément le cas. b. L'Évangéliste semble déclarer en termes formels, Cf. xi, 1, que Jésus-Christ prononça son discours d'une manière intégrale et continue, tel qu'on le trouve au chap. x. c. Ce discours convient si parfaitement à la situation du moment, à la solennité de la circonstance, que Notre-Seigneur seul peut l'avoir composé tel que nous le lisons dans le premier Évangile. Jésus seul pouvait associer à l'envoi temporaire de ses Apôtres un coup d'œil prophétique sur leurs missions futures, et des recommandations qui leur serviraient à tout jamais de règle, ainsi qu'à leurs successeurs. d. S. Luc ne nous donne évidemment qu'un sommaire abrégé de la première partie du discours. Quant aux autres parties, qu'il renvoie à des dates plus tardives, il est très-vraisemblable qu'elles furent prononcées deux fois par le Sauveur; cette répétition est même un fait certain pour ce qui concerne l'envoi de soixante-douze Disciples, Luc. x, 1-12, des circonstances semblables ayant ramené naturellement les mêmes injonctions. — Le but de cette instruction est facile à découvrir. Tout d'abord et directement, Notre-Seigneur Jésus-Christ se propose de donner aux Douze des conseils pratiques qui leur serviront de règle pendant la mission préparatoire dont il va les charger. Élargissant ensuite sa pensée, il leur fait d'autres recommandations destinées à les guider durant leurs missions apostoliques proprement dites, qui commenceront après la Pentecôte

pour ne cesser qu'avec leur vie. Allant encore plus loin, et plongeant son regard prophétique dans la série complète des périodes que traversera l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles, il adresse à tous les futurs missionnaires, quels qu'ils soient, des avis et des encouragements précieux pour les aider à bien s'acquitter de leur rôle sublime, qui n'est pas sans peines ni sans dangers. Nous obtenons ainsi trois fins spéciales et distinctes dans un même but général. — Le plan est en harmonie parfaite avec les desseins du Sauveur. D'après ce que nous venons de dire, il faut nous attendre à trouver dans ce discours trois parties séparées, traitant du grand et beau sujet des missions sous ses différentes faces. Et, en effet, ces trois parties ont été nettement déterminées par le divin orateur : il les distingue non-seulement par les nuances de la pensée, mais, suivant une coutume littéraire très-suivie en Orient, à l'aide d'une sorte de refrain qui retentit régulièrement après chacune d'elles, imprimant à l'ensemble un tour cadencé, rythmique, fort naturel dans une contrée où l'éloquence et la poésie ont toujours été sœurs. Ce refrain consiste dans la phrase « Amen dico vobis », accompagnée de quelques mots relatifs aux grands jugements divins, et aux châtiments ou aux récompenses qui seront alors distribués par le souverain Maître, Cf. vv. 15, 23 et 42. La première partie comprend les vv. 5-15 : elle se rapporte tout entière à la mission immédiate et de courte durée que les Apôtres vont donner aux pays juifs. Leur rôle est limité à divers points de vue, de même que leurs pouvoirs. Cf. v. 1. La seconde partie, vv. 16-23, nous transporte à l'époque qui suivit la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et à la mission universelle que les ouvriers évangéliques inaugureront alors à travers toutes les régions du monde. Les persécutions qu'ils auront à subir y sont très-visiblement marquées. La troisième partie, qui embrasse les vv. 24-42, est la plus importante et aussi la plus étendue : elle a en vue toutes les missions de l'avenir, à partir de la période apostolique jusqu'à la fin des temps; aussi les avis qu'elle contient ont-ils un caractère plus général et ce n'est que par exception qu'ils sont adressés directement aux Apôtres, Cf. vv. 26-34, 40. La plupart des traits rappellent le Sermon sur la Montagne. Ce n'est pas à dire que, dans chacune de ces parties, Jésus ait voulu prescrire des ordres qui regardassent exclusivement ou les Apôtres, ou leurs successeurs : ses injonctions, considérées dans leur esprit, concernent tout à la fois les uns et les autres, c'est-à-dire les missionnaires de tous les temps et de tous les pays; néanmoins, beaucoup de traits particuliers ne peuvent s'appliquer, comme nous le montrera le commen-

5. Jésus envoya ces douze, leur donnant ses prescriptions et leur disant : N'allez pas vers les gentils et n'entrez pas dans les villes des Samaritains,

6. Mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël.

5. Hos duodecim misit Jesus; præcipiens eis, dicens : In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis.

6. Sed potius ite ad oves quæ perierunt domus Israel.

Act. 13, 46.

taire, qu'aux trois époques distinctes dont nous avons parlé.

a. *Première partie : Ordonnances relatives à la mission actuelle.* γγ. 5-15. Parall. Marc., vi, 8-41; Luc., ix, 3-5.

En commençant son allocution, Jésus fixe les limites dans lesquelles les Apôtres pourront exercer leur juridiction, γγ. 5 et 6; il détermine ensuite la nature de leur ministère, γγ. 7 et 8, parle de l'esprit de détachement avec lequel ils doivent l'exercer, γγ. 9 et 10, et leur trace la méthode qu'ils auront à suivre pour le rendre fructueux, γγ. 11-15.

Limites de la juridiction des apôtres, γγ. 5-6

5. — *Hos duodecim misit...* Par ces mots, l'évangéliste nous ramène au γ. 1 et au motif qui avait porté Jésus soit à réunir les douze Apôtres en assemblée spéciale, soit à leur conférer des pouvoirs surnaturels très-étendus. « Misit », en grec ἀπέστειλεν; à peine ont-ils reçu le nom d'Apôtre qu'ils vont en exercer les fonctions. Le divin Maître les envoie auprès des brebis malheureuses dont il a parlé précédemment; il les envoie comme des ouvriers zélés dans les champs prêts pour la moisson, ix, 36-37. — *In viam gentium ne abieritis.* Les limites dans lesquelles les disciples devront exercer leur juridiction pendant la mission actuelle sont d'abord indiquées d'une manière négative : Jésus commence par leur dire où ils devront ne pas aller. Ils n'iront pas encore évangéliser les païens, le moment n'en est pas venu. « Viam gentium » pour « viam quæ ducit ad gentes ». On rencontre souvent dans la Bible ce génitif de direction : Cf. Gen. iii, 24, le chemin de l'arbre de vie, Jerem. ii, 48, le chemin de l'Egypte, des Assyriens, et Matth. i, 41. — Ils n'iront pas non plus évangéliser les Samaritains, *in civitates Samaritanorum...* L'entretien de Jésus avec la Samaritaine, Joan. iv, 1 et ss., nous fournira l'occasion de faire connaître en détail l'origine, les mœurs et la religion de ce petit peuple : il suffira de dire en ce moment que les Samaritains présentaient, sous le rapport religieux comme au point de vue de la race, un singulier mélange de judaïsme et de paganisme, ce qui leur faisait tenir un certain milieu entre la nation

théocratique et les Gentils. Voilà pourquoi, dans ce passage de même qu'au livre des Actes, i, 8, Jésus en fait une catégorie intermédiaire, les mentionnant entre Israël et les païens. Les Juifs leur avaient voué d'puis longtemps une haine mortelle dont l'histoire évangélique nous rendra plus d'une fois témoins. C'est pour ne pas froisser ses compatriotes que le Sauveur interdit aux Douze d'aller dès maintenant porter la bonne nouvelle aux Gentils et aux Samaritains : lui-même, durant sa vie publique, il n'aura que des rapports très-rares et très-réservés avec les habitants de la Samarie et du monde païen. Cf. Joan. iv; Matth. viii, 5 et ss.; xv, 24 et ss. Tant que dureront les droits des Juifs à la priorité pour ce qui concerne la prédication de l'Evangile, il évitera de perdre leur confiance par des mesures imprudentes et précipitées. Ce n'est qu'après son Ascension que les barrières seront brisées et que les Apôtres auront la liberté d'évangéliser tous les peuples sans distinction. Au lieu du pluriel « in civitates », le grec a le singulier εἰς πόλιν; mais l'omission de l'article prouve que l'Orateur voulait parler des villes de la Samarie en général. S'il eût voulu désigner uniquement la capitale de la province, comme le prétend Erasme, la grammaire lui faisait un devoir de dire εἰς τὴν πόλιν. La Vulgate a donc bien traduit. Notons que Jésus ne défend pas à ses disciples de traverser le territoire samaritain, mais seulement d'entrer dans les villes de Samarie. Cette province étant située entre la Galilée et la Judée, il était impossible de l'éviter quand on voulait se rendre du Nord au Sud de la Palestine, et « vice versa », à moins d'aller faire un long détour en passant par la Pérée.

6. — *Sed potius ite...* La Palestine servira pour le moment de théâtre unique à leur activité; ils ne sortiront point de cette sphère restreinte. Jésus, pour le leur dire, répète l'image touchante qu'il a déjà employée à la fin du chapitre précédent, ix, 36 : *ad oves quæ perierunt.* Souvent, du reste, les prophètes avaient comparé le peuple de Dieu à un troupeau de brebis. Cf. Jerem. L, 6; Ezech. xxxiv, 3 et ss.; bien plus, Isate, lxxi, 6, nous représente les Juifs affirmant eux-mêmes qu'ils sont de pauvres brebis égarées : « Omnes

7. *Euntes autem prædicate*, dicentes : *Quia appropinquavit regnum cœlorum*.

8. *Infirmos curate*, *mortuos suscite*, *leprosos mundate*, *dæmones ejicite* : *gratis accepistis*, *gratis date*.

7. Et en allant, prêchez, disant : Le royaume des cieux approche.

8. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons : Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.

nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit ». — *Domus Israel*. Nous avons ici une construction irrégulière qui provient d'une traduction trop servile du texte grec. Il faudrait, pour plus de clarté, « ad oves domus Israel quæ perierunt » ; car le double génitif « domus Israel » dépend évidemment du mot « oves », τὰ πρόβατα τὰ ἀπολωλὸτα οἴκου Ἰσραὴλ. — Les Juifs sont appelés maison d'Israël, Cf. Levit. x, 6 ; Act. ii, 36, en souvenir du grand patriarche dont ils formaient la famille et la postérité : Moïse les nomme dans le même sens « domus Jacob » au livre de l'Exode, xix, 3. C'est donc à leurs corréligionnaires que les Apôtres prêcheront tout d'abord l'Evangile : « Vobis oportebat primum loqui verbum Dei », dira S. Paul aux Israélites d'Antioche en Pisidie, Act. xiii, 46. La nation théocratique devait former la base du peuple chrétien, le tronc primitif sur lequel les Gentils seraient pour ainsi dire greffés divinement, Rom. xi, 16. Il est donc juste de commencer l'édifice par la construction des fondements destinés à le soutenir. Toutefois, les limites que le Christ impose à l'activité de ses disciples ne dureront que peu de temps ; bientôt il les fera lui-même tomber et nous l'entendrons donner aux Apôtres cet ordre nouveau qui annulera le premier : « Eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa, in Samaria, et usque ad ultimum terræ », Act. i, 8.

La nature des missions des apôtres, §§. 7-8.

7. — *Euntes autem prædicate*. Telle sera leur principale fonction. Avant de remonter au ciel, lorsqu'il les enverra non-seulement auprès des Juifs, mais dans le monde entier, Jésus leur dira encore : « Prædicate », Marc. xvi, 15, et ils prêcheront fidèlement, se déchargeant au besoin d'autres fonctions moins importantes, afin d'être plus libres pour remplir leur ministère le plus essentiel, Cf. Act. vi, 2 et ss. A mesure donc qu'ils iront de ville en ville, « euntes », ils répandront partout la bonne nouvelle : *quia appropinquavit...* ; ils diront à leurs compatriotes : Réjouissez-vous, mais aussi faites pénitence, Marc. vi, 12, car l'objet de votre longue attente est arrivé. Nous n'avons là, bien entendu, Cf. iii, 2 ; iv, 17, qu'un résumé succinct de la prédication des Apôtres ; ces mots

suffisent néanmoins pour nous montrer que leur mission présente n'avait qu'un caractère préparatoire. Ils ne sont pas encore chargés de prêcher l'Evangile dans sa totalité ; comme Jean-Baptiste, comme Jésus lui-même à son début, ils excitent seulement l'attention des Juifs, se contentent d'ouvrir les cœurs à la grâce et au salut apportés par le Messie.

8. — *Infirmos curate...* Ce sera la seconde partie de leur ministère. On a fait observer avec justesse qu'il y a quelque chose de vif et de pressant dans cette énumération des divers miracles que les Apôtres pourront opérer au nom du Christ. « Docet ut data sibi paulo ante potestate miracula faciendi liberaliter et largiter utantur... », quasi dicat : Ne parcatis miraculis, facite quotiescumque ad persuadendum aut necessarium aut utile judicabitur », Maldonat. Tous ces miracles devaient en effet confirmer leur enseignement, de même qu'ils confirmeraient celui de Jésus : c'étaient leurs lettres de créance. Autrement, qui eût ajouté foi à la prédication de ces inconnus ? — Les mots *mortuos suscite* ont été omis par beaucoup de manuscrits et d'anciennes versions : cependant, comme on peut citer en leur faveur, des autorités très-sérieuses, par exemple l'Itala, la Vulgate, les traductions copte et éthiopienne, plusieurs Pères, etc., nous n'hésitons pas à admettre leur authenticité. Peut-être leur place primitive était-elle après « *dæmones ejicite* », ou du moins après « *leprosos mundate* » : d'anciens manuscrits leur attribuent ces divers rangs. — *Gratis accepistis* : le complément sous-entendu est facile à suppléer. Vous avez reçu gratuitement le pouvoir d'accomplir tous ces prodiges, usez-en gratuitement, vous gardant bien de traiter les choses du ciel comme une vile marchandise. C'était là une recommandation bien importante, car il y avait un Judas dans la troupe apostolique, et puis, en général, l'abus est si prompt, si aisé sous ce rapport, et cet abus, lorsqu'il a lieu, fait tomber dans un si grand discrédit les ministres et les choses de la religion ! Jésus tenait, dès le principe, à éloigner ses Apôtres et leurs successeurs de ce qui recevra bientôt le nom infamant de Simonie. — *Gratis date* : la concession de Dieu a été gratuite, il faut que celle des Apôtres le soit également. Comme l'a dit Tertullien, « nulla res Dei pretio constat. »

9. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures,

9. Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris :

Marc., 6, 8 ; Luc., 8, 3, et 10, 4.

10. Ni sac pour la route, ni deux

10. Non peram in via, neque duas

Quelques interprètes rattachent cet ordre du Sauveur à la prédication apostolique dont il a été question au v. 7 ; par suite, ils donnent au verbe « accepistis » le sens de « edocti estis », à « date » celui de « docete ». Mais la signification obvie des mots condamne une pareille interprétation. Au reste, la phrase « gratis accepistis... » eût trouvé sa place naturelle à la fin du verset précédent si, au lieu de s'appliquer directement à la puissance de faire des miracles, elle eût concerné d'une manière spéciale l'enseignement et la doctrine.

Les préparatifs de la mission, vv. 9-10 .

9 et 10. — Les préparatifs des Apôtres en vue de leur première mission n'exigeront ni beaucoup de temps, ni des frais considérables. Les observations de leur Maître sur ce point reviennent à dire : Partez dans l'état où vous êtes, il ne vous faut pas davantage, car la Providence prendra soin de vous. Habituellement, les commentateurs se posent ici deux questions : 1^o Les injonctions contenues dans les vv. 9 et 10 étaient-elles transitoires pour les Apôtres, ou bien devaient-elles leur servir de règle perpétuelle ? En d'autres termes, ne regardaient-elles que la mission actuelle, donnée aux Juifs en pays juif, ou bien étaient-elles valables pour toutes les missions ultérieures ? 2^o Devons-nous les prendre à la lettre ? Faute d'avoir préalablement établi des séparations entre les différentes parties du discours, on a souvent répondu à ces deux questions d'une manière obscure, incomplète, ou même contradictoire. Au contraire, il nous semble aisé, grâce aux divisions que nous avons indiquées, de fournir des solutions claires et satisfaisantes. Nous croyons donc en premier lieu que les prescriptions contenues dans les versets 9 et 10 étaient essentiellement transitoires, tout aussi bien que celles des vv. 5 et 6 . Comme elles concernent seulement la mission temporaire des Apôtres dans leur propre patrie, elles étaient d'une exécution facile. A l'étranger, dans les contrées païennes, il eût été moralement impossible de les accomplir. Pour le même motif, nous croyons en second lieu qu'il faut les entendre dans le sens strict et littéral, sans vouloir cependant trop urger leur valeur. Notre-Seigneur Jésus-Christ voulait donc réellement que ses Apôtres, durant ce noviciat de courte durée qu'il

leur imposait, voyageassent sans provisions d'aucune sorte, usant de l'hospitalité qui a toujours été si largement accordée en Orient, surtout à des corréligionnaires. Il confirmera lui-même notre double réponse, quand il dira aux Douze, peu de temps avant sa Passion, faisant allusion tout ensemble et à leur première mission et à celles qui devaient les disperser bientôt à travers le monde : « Quando misi vos sine sacculo et pera et calceamentis, numquid aliquid defecit vobis?... Sed nunc, qui habet sacculum, tollat similiter et peram. » Luc. xxii, 35-36. S'il resta quelque chose de ces ordonnances, ce ne fut que l'esprit de détachement, de désintéressement, qu'elles recommandent aux missionnaires de tous les âges. Passons maintenant aux détails. — *Nolite possidere*. Cette seconde expression n'est pas très-exacte, car le grec porte $\mu\eta\ \chi\acute{\eta}\sigma\eta\sigma\theta\epsilon$, c'est-à-dire « ne comparete vobis » ; il s'agit donc plutôt de ne point chercher à se procurer des objets qu'on n'a pas que de se défaire de ceux qu'on pourrait déjà posséder. Grotius marque assez délicatement la transition du v. 8 au v. 9 : « Quum vetuisset (Jesus) mercedem pro sanatione accipi, non dubitat quia statim in mentem venturum esset apostolis : Oportet nos igitur hoc iter non incipere, nisi rerum omnium commeatu pulchre instructos ». Si les Apôtres sont porteurs de grandes richesses spirituelles, versets 7 et 8, ils doivent faire preuve de la pauvreté matérielle la plus complète. — Avant d'entreprendre un voyage, on fait communément trois sortes de provisions pour le rendre aussi confortable que possible : on se munit d'argent, de vivres, de vêtements. Jésus dit un mot de ces trois vtiatives. — *Pecuniam...* Cette expression est un peu vague ; mieux vaudrait le substantif « æs », qui traduirait littéralement le grec $\chi\alpha\lambda\acute{\alpha}\nu$. De la sorte, on a les trois métaux qui ont servi chez tous les peuples civilisés à la fabrication de la monnaie courante, l'or, l'argent, le cuivre, et ces trois métaux, rangés en gradation descendante au point de vue de la valeur, forment une gradation ascendante sous le rapport de l'idée : Ne vous procurez pas d'or, pas même d'argent, pas même une modeste pièce de cuivre ou de billon, pour subvenir aux frais de vos voyages apostoliques. — *In zonis vestris*. La « Zona » des anciens, qui avait pour destination première de resserrer autour de la taille les vêtements flottants qui étaient

tunicas, neque calceamenta, neque virgam : dignus enim est operarius cibo suo.

tuniques, ni chaussures, ni bâton, car l'ouvrier mérite sa nourriture.

alors partout de mode, servait aussi de poche pour porter l'argent. « Quum Romam profectus sum, zonas quas plenas argenti extuli, eas inanes retuli », A. Gellius, Noct. Att. xv, 12, 4; « Zona se aureorum plena circumdedit », Sueton., Vitell. c. 46. De là l'expression « zonam perdere » pour dire : Perdre sa bourse. Ces larges ceintures, auxquelles les Orientaux n'ont pas renoncé, étaient de cuir, de lin ou de coton. — *Non peram in via*, ou plutôt « in viam » d'après le texte grec, εἰς ὁδόν. Suidas définit la πῆρα : θήκη τῶν ἀρτῶν. C'était donc un sac de voyage dans lequel on mettait des provisions de bouche. — *Neque duas tunicas* : la tunique grecque, latine, ou juive était une espèce de robe qui formait le vêtement principal. Par-dessus on portait la toge ou manteau, Cf. Matth. v, 40. Jésus ne veut point que ses Apôtres se munissent d'une tunique de rechange pour leur mission actuelle; ils devront se contenter de celle dont ils sont couverts au moment du départ. — *Neque calceamenta*. Quelques auteurs supposent que le Sauveur interdit par là aux premiers missionnaires l'usage de toute sorte de chaussures; c'est une exagération, comme le prouve le texte de S. Marc, vi, 9 : « sed calceatos sandaliis ». Le sens est donc que les Apôtres devront se contenter d'une seule paire de sandales ou de souliers, de même que d'une seule tunique. — *Neque virgam*. C'est le comble du dénuement. Il s'est fait autour de ces deux mots, malgré leur apparente simplicité, un bruit auquel on est loin de s'attendre quand on ne lit que le récit de S. Matthieu, mais qui cesse de surprendre autant si l'on compare le second Evangile au premier. D'après S. Marc, Jésus-Christ « praecepit eis ne quid tollerent in via, nisi virgam tantum ». On le voit, d'un côté pas même un bâton, de l'autre seulement un bâton. Il n'en fallait pas davantage pour surexciter d'une part les amis de l'harmonie à outrance, de l'autre les partisans de la contradiction évangélique : aussi quelle « micrologie » n'a-t-on pas faite à ce sujet, suivant l'heureuse expression d'Olshausen! Par exemple, pour faire de la conciliation quand même, on s'est permis de traduire le « nisi » de S. Marc par « imo nec », en dépit de tous les dictionnaires; ou bien, comme plusieurs manuscrits grecs du premier Evangile ont πάσσους au pluriel au lieu de πάσδον, on s'est avidement jeté sur cette glose apocryphe pour assurer que les deux récits se concilient sans peine, Jésus permettant bien d'après S. Marc l'usage d'un bâton, mais dé-

fendant à ses disciples, d'après S. Matthieu, d'en emporter avec eux une provision! Nous dirons, à la suite des anciens, qu'il y a un désaccord manifeste dans les termes entre les rédactions du premier et du second évangéliste, mais un accord très-apparent aussi dans les pensées. Dans S. Matthieu l'accusatif « virgam » dépend, comme ceux qui le précèdent, du verbe « possidere », ou mieux « comparare ». Par là, Notre-Seigneur interdit aux Apôtres l'acquisition d'un bâton pour le voyage, dans le cas où ils n'en auraient pas déjà : il ne tolère donc rien de superflu entre leurs mains, il veut qu'ils soient véritablement dénués de tout, même de ce que possèdent les plus pauvres voyageurs, et qu'ils ne puissent s'appuyer que sur Dieu. Selon S. Marc, c'est la même pensée avec une légère nuance dans l'expression : Jésus permet à ses missionnaires l'usage d'un bâton, parce que c'est là un objet sans grande valeur, qu'on se procure aisément, et dont la possession ne saurait ni les troubler ni les enrichir. « Annonçant le royaume du ciel, ils devaient marcher facilement, d'un pas rapide, semblables à des anges descendus des cieux, dégagés de toute sollicitude terrestre, ayant leurs regards constamment dirigés sur le ministère qui leur avait été confié », Euthym. Zigab. in h. l. Telle est l'idée que le Sauveur essaie de graver profondément dans l'esprit des Apôtres, au moyen de ces exemples concrets qu'il employait si volontiers et qui donnent tant de vie, tant de force à ses instructions. — *Dignus est enim...* Si Jésus impose de pareils ordres aux missionnaires qu'il envoie, il faut bien que ceux-ci puissent compter sur des secours certains. En effet, une phrase proverbiale leur rappelle qu'ils ne doivent pas avoir l'ombre d'une inquiétude au sujet de leur entretien. Ceux à qui ils prêcheront l'Evangile leur fourniront en échange les moyens de vivre honnêtement; Dieu, dont ils sont les ouvriers, se conduira à leur égard comme fait un père de famille envers ceux qui travaillent pour lui. Ils recevront par conséquent, suivant la pensée de S. Jean Chrysostôme, « sustentationem a populo, mercedem a Deo ». Nous verrons S. Paul appliquer de la même manière aux ouvriers de l'Evangile ce principe dont la valeur est universellement reconnue dans le domaine des affaires temporelles, Cf. Rom. xiv, 25; I Cor. ix, 11. Jésus ne trompait point ses disciples en leur faisant une telle promesse : vers la fin de sa vie, revenant sur la première mission qu'ils avaient donnée à leurs compa-

11. En quelque ville ou village que vous entriez, demandez qui est le plus digne et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous vous en alliez.

12. Et en entrant dans sa maison saluez-la, disant : Paix à cette maison.

13. Et si cette maison en est

11. In quamcumque autem civitatem aut castellum intraveritis, interrogate, quis in ea dignus sit : et ibi manete donec exeatis.

12. Intrantes autem in domum, salutate eam, dicentes : Pax huic domui.

13. Et si quidem fuerit domus

tristes, il leur rappellera qu'ils n'ont alors manqué de rien, et ils reconnaîtront eux-mêmes sans peine la vérité de ses paroles, Luc. XXII, 25 et ss.

Manière de procéder durant la mission, §§. 11-15.

11. — *In quamcumque civitatem...* Nous trouvons ici une série de nouveaux détails qui avaient pour but de diriger la conduite pratique des Apôtres pendant cette première mission. C'étaient des novices auxquels il fallait tout apprendre : Jésus leur donne avec bonté toutes les instructions dont ils pourraient avoir besoin. Il leur parle d'abord du choix de leur séjour dans les villes et les bourgades où ils auront à s'arrêter. Ils ne devront pas aller demander l'hospitalité au premier venu : ce n'est qu'après de sérieuses informations qu'ils prendront une décision sur ce point important : *Interrogate*. « Apostoli, dit fort bien S. Jérôme, novam introeuntes urbem, scire non poterant quis qualis esset. Ergo hospes fama eligendus est populi et iudicio vicinorum, ne prædicationis dignitas suscipientis infamia deturpetur ». — *Quis in ea dignus sit*. Jésus ne dit point : Le plus riche, le plus puissant, mais : Le plus digne. Les suggestions de la nature ne sauraient être écoutées quand il s'agit de l'établissement du royaume messianique. Le plus digne, en quel sens ? D'après le contexte, celui qui, par l'ensemble de ses qualités et de ses vertus, mérite par-dessus tous les autres que vous fixiez chez lui votre résidence ; le plus digne de vous et de l'Evangile. Sans ce choix prudent, comme l'indiquait tout à l'heure S. Jérôme, les Apôtres eussent couru le risque de compromettre leur réputation et la dignité de la parole divine. Le même saint Docteur fait observer que ceux qui avaient l'honneur de loger les disciples de Jésus sous leur toit, recevaient de fait beaucoup plus qu'ils n'accordaient. — *Ibi manete...*, évitant d'aller habiter un jour dans une maison, un jour dans une autre, à la manière des zélateurs juifs, ce qui serait le signe d'une légèreté ou d'une délicatesse peu en rapport avec le caractère apostolique : aussi ne manquerait-on pas de s'en malédifier au détriment de leur ministère. Donc, pas de précipitation pour s'introduire dans une habitation et pas de précipitation pour en

sortir. Même durant leurs grandes missions, les Apôtres, et S. Paul en particulier, obéiront fidèlement à cette prescription de leur Maître.

12. — *Intrantes autem...* Jésus indique maintenant aux néo-missionnaires ce qu'ils auront à faire en prenant possession de la maison qu'ils auront choisie pour y établir leur séjour. — *Salutate eam* ; d'après la version syriaque : « precamini pacem illi ». On sait que la salutation ordinaire des Orientaux a toujours consisté dans les mots : « Pax tibi », שלום. Mais ce qui n'était qu'une formule plus ou moins vaine de politesse sur d'autres lèvres devenait, dans la bouche des Apôtres, l'expression de la plus parfaite vérité. De leur part, saluer c'était bénir ; souhaiter la paix, c'était la procurer, et, sous ce nom de paix, il faut entendre les faveurs du ciel les plus précieuses, en particulier le salut messianique, la croyance à l'Evangile. — Les mots *dicentes* : *Pax huic domui* ne se trouvent pas dans le grec et on les regarde généralement comme une interpolation. C'est sans doute une glose marginale ajoutée par des lecteurs qui, ignorant l'hébreu, ne trouvaient pas assez de cohésion entre le v. 12 et le début du v. 13, puis insérée plus tard dans le texte.

13. — Le souhait de paix formé par les Apôtres du Christ à leur entrée dans une maison tombera ou sur des âmes qui en seront dignes, ou sur des indignes. — Dans le premier cas, il obtiendra une réalisation complète et immédiate : *Veniet pax vestra...* Le grec est plus expressif : ἐλθέτω, « veniat » : Jésus ordonne en quelque sorte par anticipation à la paix d'accourir. De même plus bas, ἐπιστρέψω, « revertatur ». « Pax vestra » c'est-à-dire « pax quam vos precati estis ». — Mais si les habitants de la maison (car « domus » est évidemment synonyme de « familia ») sont indignes des faveurs que les Apôtres leur apportent, alors *pax vestra revertetur ad vos*. La paix personnifiée est censée refluer vers ceux qui l'avaient envoyée. Divers interprètes ont pris à la lettre l'expression « reverti », comme si elle signifiait que les Apôtres eux-mêmes bénéficieraient des grâces dont n'auraient pas profité leurs hôtes indignes, « fructus referetur ad vos » (S. Thomas ; Cf. Cornel. a Lap., Bengel, Reischl, Arnoldi, etc.). Mais il est plus con-

illa digna, veniet pax vestra super eam; si autem non fuerit digna, pax vestra revertetur ad vos.

14. Et quicumque non receperit vos, neque audierit sermones vestros, exeuntes foras de domo, vel civitate, excutite pulverem de pedibus vestris.

15. Amen dico vobis.: Tolerabi-

digne, votre paix viendra sur elle, mais si elle n'est pas digne votre paix retournera à vous.

14. Lorsqu'on ne vous recevra pas et qu'on n'écouterà pas vos paroles, sortant de la maison ou de la ville, secouez la poussière de vos pieds.

15. En vérité je vous le dis, il y

forme au langage biblique et au sentiment commun des exégètes de la regarder comme un hébraïsme équivalent à la phrase « effectum non habere ». « Votum dicitur reverti ad proferentem, dit Rosenmüller, in h. l., si optato eventu caret ». « Non significat (Christus) hac phrasi ea quæ precati fuerant ipsis apostolis eventura, sed illis quibus precati fuerant non ventura. Sic enim loquuntur Hebræi », Maldonat.

14. — Le Sauveur ne manque pas d'indiquer aux premiers missionnaires la manière dont ils devront se comporter à l'égard des endurcis qui pourraient refuser de les recevoir, et quicumque non receperit... ou qui resteraient insensibles à leur prédication, neque audierit. Sortant aussitôt de la maison ou de la ville incrédule, ils manifesteront par un signe symbolique, plus expressif que le simple langage, la colère du Seigneur dont ils sont les représentants. — *Excute pulverem de pedibus vestris*. Les Juifs enseignaient communément, à l'époque de Notre-Seigneur, qu'on ne pouvait toucher sans se profaner le sol des contrées patennes; Cf., Lightfoot, *Horæ Hebr.* in h. l.; aussi arrivait-il aux plus zélés d'entre eux, au moment où ils allaient franchir la frontière de la Terre-Sainte, en revenant de la Phénicie par exemple, ou de la Syrie, de s'arrêter un instant, d'enlever leurs sandales et de les frapper l'une contre l'autre pour ne pas souiller par la poussière qui s'y était attachée, le territoire sacré de leur pays. En pratiquant le même acte dans les circonstances désignées par Jésus, les Apôtres montraient aux personnes indignes auxquelles ils s'étaient adressés par mégarde, qu'ils ne voulaient rien avoir de commun avec elles, pas même les quelques grains de poussière qui s'étaient attachés à leurs chaussures. Cette poussière devait en outre témoigner contre les coupables au jour du jugement, comme il est expressément marqué dans les deux autres Evangiles, Marc. vi, 11; Luc. ix, 5. « Signo pulveris pedibus excussi æterna maledictio relinquitur », S. Hilaire. S. Paul et S. Barnabé, repoussés par les Juifs d'Antioche en Pisidie, pratiqueront ce conseil

à la lettre : « Judæi... ejecerunt eos de finibus suis. At illi, excusso pulvere pedum in eos, venerunt Iconium », Act. xiii, 50, 51; Cf. xviii, 6. — Le lecteur a sans doute remarqué la construction irrégulière de ce verset : la phrase demeure suspendue et s'achève autrement qu'elle avait commencé. « Quicumque » est mis pour « si quis », δὲ ἐάν τις du texte grec pour ἐάν τις μή.

15. — *Amen dico vobis*. En sa qualité de Juge souverain, Jésus prédit en termes graves et solennels le sort terrible qu'il réserve aux Israélites qui oseraient se montrer rebelles à la prédication de l'Evangile. — *Terræ Sodomorum, et Gomorrhæorum*. Les villes de Sodôme et de Gomorrhe sont à chaque instant mentionnées dans la Bible et dans le Talmud comme un symbole de grandes iniquités et de grands châtements divins. Et cependant Jésus-Christ ne craint pas d'affirmer que le sort éternel de leurs habitants sera moins dur, *tolerabilius erit*, que celui des hommes qui auront refusé de recevoir les Apôtres et leur enseignement. Rien n'est plus juste que cette sentence ; le plus noir de tous les crimes n'est-il pas de rejeter l'Evangile, surtout lorsqu'il est appuyé sur des motifs de crédibilité qui rendent l'erreur tout à fait impossible, par exemple les miracles opérés par les Apôtres ? Cf. 7. 8. Ce crime, ni Sodôme, ni Gomorrhe ne l'avaient commis, Cf. xi, 23. 24. — *In die judicii* : au jour du jugement final et général qui mettra fin au monde présent. S. Jérôme infère à bon droit de ce passage qu'il y aura dans l'enfer des tourments plus ou moins rigoureux pour les damnés, selon qu'ils auront été plus ou moins coupables ici-bas. — On ne peut s'empêcher d'admirer, dans cette première partie du discours, le ton d'assurance avec lequel Jésus parle aux Apôtres, les sentiments de confiance qu'il cherche à faire passer dans leurs cœurs. Quoique novices dans le ministère qu'il leur confie, ils devront se présenter partout sans crainte, 7. 11 ; ils parleront avec autorité en vertu de la puissance qu'il leur a transmise, 7. 12 ; ils agiront comme des chefs suprêmes qui ont le droit de récompenser ou de punir, 7. 14.

aura moins de rigueur pour la terre de Sodôme et de Gomorrhe au jour du jugement que pour cette ville.

16. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

lius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum in die iudicii, quam illi civitati.

16. Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum: estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.

Luc., 10, 3.

b. Seconde partie: Ordres relatifs aux grandes missions des Apôtres, §§. 15-23.

A partir du §. 16, la perspective s'étend tout à coup; Jésus-Christ transporte ses auditeurs sur un champ d'action beaucoup plus vaste et à une époque assez éloignée d'eux. Leur mission préliminaire à travers les cités d'Israël rend présente à sa pensée leur carrière définitive d'Apôtres, telle qu'ils l'exerceront après sa mort, et il en trace immédiatement le tableau prophétique pour les avertir et les encourager. Humainement parlant, rien de plus sombre que ce tableau, car c'est la persécution qui en forme la couleur dominante; mais le prince des Pasteurs rassure les disciples en leur proposant de sages règles de conduite et en leur promettant un secours perpétuel.

Le thème à développer. §. 16.

16. — *Ecce ego mitto vos...* C'est donc une nouvelle mission qui commence en cet endroit, la grande mission inaugurée aussitôt après la Pentecôte et qui dura aussi longtemps que la vie des Apôtres eux-mêmes. Les prédicateurs de l'Evangile ne travaillent pas seulement sur le territoire juif; nous les trouvons en plein pays païen. Au lieu des petits désagréments qu'on leur prédisait tout à l'heure, nous les voyons exposés aux persécutions les plus violentes. Leur manière d'agir est notablement modifiée. Aussi les exégètes ont-ils raison d'admettre qu'il est maintenant question d'une autre ère. — *Sicut oves in medio luporum*. On ne saurait choisir une image plus frappante pour indiquer les périls nombreux de l'apostolat. Quelle situation plus dangereuse en effet que celle de brebis sans défense au milieu de loups dévorants! C'est le symbole parfait de l'innocence et de la douceur abandonnées à la rage brutale, toute-puissante. Les messagers de la paix n'échapperont donc que par miracle à la violence de leurs cruels ennemis. Cf. Eccl. xiii, 21. Mais, remarque délicatement S. Jean Chrysostôme, « quandiu oves fuerimus, vincimus, etiamsi mille circumstent lupi; quod si lupi fuerimus, vincimus; tunc enim a nobis pastoris auxilium recedit ». Cette prédiction du Sauveur dût surprendre et attrister les Apôtres. Toutefois Jésus, en

la leur faisant connaître si longtemps d'avance, avait un dessein bien légitime: il craignait, suivant la pensée du même saint Docteur, « ne ii qui hæc passuri erant percellerentur, si hæc inexpectata et præter spem accidissent ». Il les familiarisait ainsi peu à peu avec l'idée de la persécution: de plus, il les rassure contre leurs futurs dangers en leur fournissant un moyen d'y échapper. — *Estote ergo...* Pour ne pas tomber sous la dent des loups, les brebis doivent se faire tout à la fois colombes et serpents. Quelle page délicieuse du symbolisme de la nature ne recevons-nous pas ici du Créateur lui-même! La particule *ὅτι* annonce une conclusion et cette conclusion a deux parties: Soyez prudents, soyez simples. — *Prudentes sicut serpentes*. Chez les anciens, le serpent avait la réputation d'être le plus prudent et le plus rusé des animaux; nous le voyons apparaître en cette qualité dans la Bible dès le début de l'histoire du monde, Gen. iii, 1. Nul mieux que lui ne déjoue mille et mille fois les embûches de ses adversaires. Que les missionnaires le prennent donc pour emblème! Placés au milieu d'un monde plein de méchanceté, ils devront user de la plus grande prudence; sinon, ils exposeront très-inutilement leurs personnes et, par suite, la prédication de l'Evangile, à une ruine certaine. — *Simplices sicut columbæ*: en grec ἀπειροί, de ἀπρὸς et πρὸς, je mêle, c'est-à-dire candides, sans mélange, innocents. L'antiquité profane et sacrée a toujours regardé la colombe comme le type de la candeur et de la simplicité; de là cette comparaison du Sauveur. « Merveilleuse combinaison! s'écrie M. Brown, The Portable commentary, in h. l. Seule, la sagesse du serpent n'est que ruse et malice, et l'innocence de la colombe ne vaut guère mieux que la faiblesse; mais quand ces deux qualités sont réunies, la sagesse du serpent empêche de s'exposer au danger sans nécessité, l'innocence de la colombe d'employer des expédients coupables pour y échapper ». Jésus associe la prudence et la simplicité parce qu'elles ne forment, à elles deux, qu'une seule vertu. « Serpentis astutia columbæ simplicitatem acuat, et columbæ simplicitas serpentis astutiam temperet », S. Greg. M. l. iv, 34; ou bien, comme dit un

17. Cavete autem ab hominibus; tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos :

18. Et ad præsides et ad reges ducemini propter me, in testimonium illis, et gentibus.

17. Mais gardez-vous des hommes, car ils vous livreront à leurs tribunaux et vous flagelleront dans leurs synagogues;

18. Et vous serez conduits aux gouverneurs et aux rois pour rendre témoignage devant eux et les gentils.

vi-il auteur, « sit serpentinus oculus in corde columbino ». Du reste, ce proverbe n'était pas inconnu des Juifs. On lit en effet dans le Schir ha-Schirim rabba f. 45, 3 : « Dixit Deus de Israelitis : Erga me sunt integri sicut columbæ, sed erga gentes astuti sunt sicut serpentes ».

Premier développement : Prudents comme le serpent, ?? 17-18.

17. — Jésus revient sur les deux parties de ce grave conseil, pour indiquer aux Apôtres la manière dont ils auront à le mettre en pratique. — *Cavete ab hominibus*. Cette fois la source du péril est exprimée clairement, sans figure : les hommes, tels sont les loups dont la fureur sera déchainée contre les missionnaires apostoliques ; c'est contre eux par conséquent qu'il faut se tenir en garde. Le Sauveur, dans la description qu'il fait de leurs menées indignes, partage en deux catégories les hommes hostiles à l'Evangile : les Apôtres auront à souffrir successivement des Juifs et des païens. — 1^o des Juifs. *Tradent enim vos...* Les mots « conciliis » (ou plutôt « synhedriis » d'après le grec *ἐκ συνέδρια*) et « synagogis » prouvent qu'il s'agit spécialement des Juifs dans la seconde moitié du v. 17. Ceux à qui l'Evangile était destiné en premier lieu, non contents de refuser pour la plupart d'y ajouter foi, traiteront comme des malfaiteurs publics ceux qui viendront le leur annoncer. Ils les traîneront devant leurs tribunaux, soit à la barre du grand Sanhédrin qui siégeait à Jérusalem, soit à celle des tribunaux de second ordre qu'on nommait aussi parfois Sanhédrins; Cf. v. 22 et le commentaire : ou bien, après un jugement sommaire, ils leur feront subir le supplice de la flagellation dans leurs synagogues. Il ressort nettement de divers passages du Nouveau Testament que les officiers des synagogues juives exerçaient, en certaines circonstances, un pouvoir judiciaire, Cf. Luc. xii, 41; xxi, 42; Marc. xiii, 9; Act. xxii, 49; xxvi, 44; II Cor. xi, 24, et formaient ainsi un tribunal inférieur qui devait s'occuper surtout des fautes religieuses : mais on ignore complètement la nature de ce tribunal, comme aussi les strictes limites de sa juridiction.

18. — 2^o Les disciples n'auront pas moins à souffrir des païens que des Juifs : *Et ad præsides et ad reges ducemini*. La persécution s'accroît de plus en plus : après les tribunaux communs des Juifs, après la flagellation dans les synagogues, viendront les jugements solennels, effrayants, rendus par les plus grands personnages de l'empire. Le titre de « præsides », *ἡγεμόνες*, désigne en général tous les hauts dignitaires romains qui gouvernaient les provinces au nom de l'empereur, par exemple les proconsuls, comme Félix et Festus, Cf. Act. xxiv, 4, 27, les propriétaires, les procureurs comme Pilate. « Reges » doit se prendre à la lettre. « Constitit huic oraculo sua fides quum Petrus apud Neronem, Joannes apud Domitianum, alii apud Parthorum, Scytharum, Indorum reges causam dixere », Rosenmüller. — *Propter me*; ce n'est point pour des fautes personnelles que les Apôtres seront poursuivis et maltraités, mais à cause de Jésus-Christ, parce qu'ils croiront en lui et prêcheront sa doctrine. — *In testimonium illis et gentibus*. Ces mots expriment le but que Dieu aura en vue lorsqu'il permettra que les missionnaires soient ignominieusement conduits de tribunal en tribunal, et en même temps le résultat consolant de la persécution. Les Apôtres en devenant martyrs seront par là-même des témoins, *ἐκ μαρτυριον* : les mauvais traitements qu'on leur infligera serviront la cause de la vérité, en répandant partout la lumière du Christianisme et en dirigeant tous les regards sur elle. C'est en ce sens qu'ils rendront témoignage à Jésus, et devant les Juifs (« illis ») et devant les Gentils. On voit par cette interprétation que nous regardons les expressions « illis, gentibus » comme des datifs non pas « incommodi », mais « relationis », pour employer le style des grammairiens. S. Jean Chrysostôme, Théophylacte, Euthymius et d'autres à leur suite traduisent cependant comme s'il y avait « adversus », en sorte que le témoignage serait rendu directement contre les persécuteurs juifs et gentils, *ἐκ ἐναντίον αὐτῶν*. Nous n'oserions pas dire que ce sens soit inexact, mais nous lui préférons la première interprétation. Fritzsche est certainement dans le faux lorsqu'il suppose que la persécution attestera simple-

19. Quand ils vous livreront, ne pensez ni à ce que vous direz, ni comment vous direz, car ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même.

20. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous.

21. Or, le frère livrera son frère à la mort et le père son fils, et les fils

19. Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodo aut quid loquamini : dabitur enim vobis in illa hora, quid loquamini.

Luc., 12, 11.

20. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus patris vestri, qui loquitur in vobis.

21. Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium : et in-

ment le courage des Apôtres, « testimonium libertatis apostolorum mentisque imperterritæ. »

Second développement : Simples comme la colombe
 §§. 19 et 20.

19. — Après avoir commenté la première partie de sa recommandation du §. 16, Jésus-Christ interprète la seconde de la même manière, montrant comment à la prudence du serpent il faut savoir unir la simplicité de la colombe. — *Quum autem tradent vos*; quand ils seront livrés soit aux Juifs, soit aux païens, ainsi qu'il a été dit dans les deux versets qui précèdent. — *Nolite cogitare...* Le prisonnier, dans la solitude de sa cellule, pense naturellement et volontiers aux moyens oratoires qu'il emploiera pour défendre sa cause, lorsqu'il devra comparaître devant ses juges. Quels arguments présentera-t-il ? Sous quelle forme les fera-t-il valoir ? — *Quomodo aut quid*, telles sont bien ses deux préoccupations principales. Des hommes du peuple, cités devant les grands et les puissants de ce monde, devaient plus que personne se sentir agités par ce genre de pensées. Jésus met ses Apôtres en garde contre ces sollicitudes terrestres. Cependant, comme le fait observer Maldonat, « non docet esse negligentes, sed nimis timidos et sollicitos esse prohibet. Quod græcum verbum declarat μεριμνήσαντες ». μεριμνᾶν désigne en effet une réflexion anxieuse, pleine d'inquiétudes. — *Dabitur enim vobis*. Motif du calme profond, de la simplicité parfaite qu'ils doivent conserver durant ces heures difficiles : leur cause est celle du Christ, la cause du Christ est celle de Dieu ; Dieu se chargera donc d'être lui-même leur avocat et de leur suggérer des plaidoiries plus éloquentes et plus efficaces que celles qu'ils auraient pu composer en ce temps d'angoisse. Rien ne vaut la simple et vigoureuse parole de la foi, inspirée par l'Esprit d'en haut.

20. — *Non enim... sed* ; nous avons déjà rencontré cette locution orientale, dont il ne faut pas urger la signification ; Cf. ix, 13. Elle n'est pas aussi absolue qu'elle le paraît et indique seulement, dans la plupart des cas,

la subordination d'une chose à une autre. Ici elle équivaut à « non tam... quam ». L'Esprit-Saint sera donc l'agent principal ; les Apôtres lui serviront d'organes, mais leur rôle ne sera pas purement passif ; Cf. Luc. xii, 12. Les discours de S. Etienne et de S. Paul, conservés dans le livre des Actes, pourraient servir de commentaire vivant à cette promesse du divin Maître. Cf. Luc. xxi, 15.

Troisième développement : Violence de la persécution, persévérance quand même, §§. 21-23.

21. — Continuant de dévoiler à ses disciples l'avenir qui les attend, Jésus entre dans des détails encore plus terribles. — *Tradet autem frater fratrem...* Il montre, au sein d'une même famille, le frère animé d'une haine mortelle contre son frère, le père dénonçant son propre fils aux tribunaux et demandant avec instance pour lui une sentence de mort, les enfants armés contre leurs parents et les massacrant sans pitié. Et pourquoi ces actes opposés à la nature ? Le Sauveur ne le dit pas en propres termes, mais la réponse est facile à deviner. C'est l'Évangile qui, pénétrant partout, a porté le glaive jusque dans le sanctuaire de la famille : là, en effet, il a rencontré des âmes de différentes sortes ; les unes, dociles à la grâce, se sont aussitôt converties, les autres sont demeurées incrédules et ce sont celles-ci qui, pleines d'une rage fanatique, n'ont pas hésité à briser les liens les plus tendres et les plus sacrés, pour anéantir la religion nouvelle. Car, dit S. Jérôme, « nec ullus inter eos fidus affectus, quorum diversa est fides ». Les trois nominatifs « frater, pater, filii » représentent, d'après le contexte, les membres de la famille qui se sont opiniâtrés dans l'erreur, tandis que les accusatifs « fratrem, filium, parentes », désignent les membres devenus chrétiens. L'histoire de l'Eglise pendant les premiers siècles confirme pleinement cette prophétie. « Le mari jaloux chasse son épouse devenue pudique en se faisant chrétienne ; le père repousse son fils qui a appris l'obéissance filiale à l'école du Christ ; le maître cesse d'être humain envers le serviteur que la foi a rendu

surgent filii in parentes, et morte eos afficient.

22. Et eritis odio omnibus propter nomen meum : qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

23. Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam. Amen dico vobis, non consumma-

s'insurgeront contre leurs parents et les mettront à mort.

22. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom, mais celui qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

23. Or, quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. En vérité je vous le dis : Vous

parfait. Toutes les vertus deviennent odieuses, dès qu'elles sont jointes au titre de chrétien ». Tertullien.

22. — *Eritis odio omnibus* : à tous ceux qui rejeteront le Christianisme, et alors c'était la grande majorité des hommes. — *Propter nomen meum* ; ces mots, comme « propter me » au v. 18, indiquent le motif de cette haine mortelle dont les Apôtres seront partout l'objet : on les détestera parce qu'ils seront les amis et les ambassadeurs de Jésus-Christ. Citons encore une belle et vigoureuse parole de Tertullien, Apol. 2. « Nous sommes mis à la torture quand nous proclamons notre foi, punis de mort si nous persévérons, immédiatement absous quand nous apostasions, car c'est sur le nom que porte le combat (quia nominis prælium est). » — *Qui autem perseveraverit...* Au milieu d'un pareil redoublement de haine et de persécutions, la faiblesse humaine conseillera peut-être aux prédicateurs évangéliques de laisser tomber un fardeau trop pesant. Qu'ils s'en gardent bien ; tout serait alors perdu pour eux, le salut étant inséparablement uni à la persévérance perpétuelle dans la foi. — *In finem*, c'est-à-dire, suivant les uns, « usque ad finem vitæ » ; suivant les autres, « usque ad finem horum malorum », ou jusqu'à la fin du monde. Peu importe, car c'est au fond la même pensée. Qu'il s'agisse de chaque individu, ou qu'il s'agisse de l'ensemble, la parole de S. Jérôme demeure toujours vraie : « Non cœpisse, sed perfectisse virtutis est ». — *Salvus erit*, à tout jamais dans le ciel, car tel est le vrai salut messianique.

23. — C'est la simplicité de la colombe qui aidera les Apôtres à persévéror jusqu'à la fin ; la prudence du serpent leur fournira un excellent moyen d'échapper à leurs ennemis, sans nuire à la cause dont ils sont chargés. — *Quum autem persequentur vos...* Leur vie est précieuse, ils ne doivent pas la prodiguer sans raison ; il faut qu'ils vivent dans l'intérêt de l'Evangile. Par conséquent, lorsque la persécution sévira contre eux dans une ville (*civitate ista*, δεικτικῶς), ils se transporteront aussitôt dans une autre cité. De cette manière, non-seulement leur ministère

ne subira aucun temps d'arrêt, mais la diffusion de l'Evangile deviendra plus complète et plus rapide. On sait que les Apôtres et les premiers chrétiens accomplirent à la lettre cette recommandation, confirmée d'ailleurs par le propre exemple de Notre-Seigneur : le rigorisme montaniste a seul interdit la fuite en temps de persécution sans vouloir entendre parler d'exception d'aucun genre. Voir Tertull. Lib. de Fuga ; Cf. dans le sens contraire S. Athanas., Apologia pro fuga sua ; S. August., Epist. ccxviii ad Honorat. — *Amen dico vobis* ; cette assertion solennelle revient ici pour la seconde fois, introduisant de même qu'aux vv. 15 et 42 une pensée relative à la rétribution finale et aux jugements divins. — *Non consummabitur...* Ce verbe signifierait, d'après S. Hilaire et Maldonat, « ad fidei et evangelicæ virtutis perfectionem adducere » ; d'après S. Jean Chrysostôme et le plus grand nombre des interprètes, « prædicando perambulare ». Jésus veut donc dire à ses Apôtres qu'entre l'époque de la première Pentecôte chrétienne, vers laquelle commencera leur mission universelle, et son avènement personnel, *donec veniat Filius hominis*, ils ne trouveront pas un temps suffisant pour prêcher l'Evangile à toutes les villes de la Palestine. Il est impossible de bien comprendre la pensée du Sauveur, si l'on ne détermine d'abord très-exactement l'avènement dont il a voulu parler. Malheureusement, les commentateurs sont très-partagés d'avis sur ce point. Plusieurs supposent que Jésus faisait simplement allusion au retour des disciples auprès de sa divine personne, lorsqu'ils auraient achevé leur mission préliminaire, ou bien à leur entrée dans le ciel après leur mort (J. P. Lange) ; d'autres appellent « venue du Fils de l'homme » tout secours envoyé par le Sauveur à ses Apôtres persécutés (Origène, S. Jean Chrysost., Théophylacte, Kuinzel, etc.). Mais l'expression solennelle qu'emploie le divin Maître doit désigner un avènement plus réel et plus glorieux que ceux dont il vient d'être fait mention. Seroit-ce celui de la Résurrection ? celui de la Pentecôte (Grotius) ? celui du jugement dernier (Curci, etc.) ? celui de la ruine de Jérusalem

n'aurez pas achevé d'évangéliser les villes d'Israël avant que le Fils de l'homme ne vienne.

24. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur.

bitis civitates Israel, donec veniat Filius hominis.

24. Non est discipulus super magistrum, nec servus super dominum suum.

Luc., 6, 40; Joan., 13, 16, et 15, 20.

(Michaelis, Schott, Arnoldi, etc.) ? C'est cette dernière opinion qui a rencontré et à juste titre, croyons-nous, le plus grand nombre d'adhérents. Elle est la plus littérale et s'accorde mieux que les autres avec les divisions du discours, avec l'enchaînement des pensées, et avec la réalité historique des faits. Jésus annonce donc aux premiers missionnaires qu'avant qu'ils aient achevé d'évangéliser la Terre Sainte, il viendra châtier terriblement Jérusalem et les Juifs, pour se venger des outrages que cette cité perfide et le pays dont elle était la capitale auront fait subir à lui-même et à ses ambassadeurs. Il est très-conforme au langage biblique d'appeler avènement du Christ une manifestation spéciale de sa justice souveraine, et il n'en est pas de plus éclatante, depuis la mort du Sauveur, que celle qui eut pour objet la destruction de Jérusalem et l'établissement du Christianisme sur les ruines du Judaïsme. Cependant, nous n'avons pas de peine à reconnaître avec plusieurs auteurs contemporains (Brown, Stier, Alford, Bisping, Dehaut, etc.) que cette interprétation n'épuise pas complètement la pensée de Notre-Seigneur. Nous avons là une de ces prophéties à plusieurs plans qui s'accomplissent à des intervalles distincts et de différentes manières. On peut considérer la ruine de Jérusalem comme le premier acte des jugements divins, et comme un type du dernier acte qui aura lieu à la fin des temps. Cela ressort très-clairement du chap. xxiv de S. Matthieu, dans lequel Jésus-Christ mélange à dessein, comme si c'était une seule et même chose, la catastrophe de l'état juif et la catastrophe des derniers jours du monde. Nous sommes conduits par ce rapprochement à un nouveau sens non moins vrai, quoique moins direct que le premier. « Le Sauveur adressait ces paroles aux Apôtres en tant qu'ils représentaient tous les prédicateurs futurs de l'Eglise; il les adressait par conséquent à l'apostolat tout entier de l'Eglise catholique. La venue du Fils de l'homme figure donc, à ce point de vue général, l'avènement du Christ pour le jugement dernier, et le verbe « consummare » désigne le perfectionnement religieux, c'est-à-dire la conversion de tout Israël. La conversion universelle des Juifs au Christianisme n'aura lieu, en effet, d'après la

doctrine de S. Paul, Rom. xi, 25 et ss., qu'à la fin des temps, et même alors plusieurs d'entre eux rejeteront le salut », Bisping, h. l. Les Douze, pour lesquels la prédiction de Jésus était plus obscure qu'elle ne l'est actuellement pour nous, durent l'appliquer à l'établissement glorieux, définitif et prochain du royaume messianique, et ils se consolèrent ainsi, en pensant que les persécutions auxquelles ils allaient être en butte ne seraient pas de longue durée.

c. Troisième partie : Ordres relatifs aux missions apostoliques de tous les temps, §§. 24-42. — Parall. Luc. xii, 2-12; 51-53.

La troisième division du Discours éclaire jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'histoire de l'Eglise, indiquant à tous les prédicateurs de l'Evangile la manière dont ils devront s'acquitter de leurs hautes, mais difficiles fonctions. L'idée de la persécution, par laquelle elle commence, la rattache très-étroitement à la seconde partie. Vous aurez beaucoup à souffrir, dit encore le Sauveur à tous ses Apôtres présents et futurs; mais ne craignez point et lutez avec courage : vous parviendrez ainsi à la victoire. Quoique les sombres couleurs ne manquent pas plus dans ce tableau que dans les deux autres, on y découvre cependant, lorsqu'on l'étudie de près, plus de motifs d'encouragement et de consolation que de tristesse et d'effroi. Le commentaire détaillé nous en convaincra sans peine.

Le disciple traité comme le maître, §§. 24 et 25.

24. — Cette vérité, exposée d'une manière négative au §. 24, l'est en termes positifs au §. 25 : Jésus-Christ en fait ensuite l'application. L'exposition négative a lieu sous la forme de deux proverbes populaires. Notre-Seigneur semble avoir affectonné ces maximes, car il les a répétées plusieurs fois en des circonstances différentes; Cf. Luc. vi, 40; Joan. xiii, 16; xv, 20. Elles signifient qu'en général les disciples ne doivent pas s'attendre à un meilleur sort que leur Maître, que le valet ne saurait espérer d'être mi ux traité que celui qu'il sert. Les grecs disaient, il est vrai, que πολλοὶ μαθηταὶ, κρείσσονες (εἰς) διδασκάλων; mais ils citaient l'exception, tandis que Jésus mentionne la règle, qui de-

25. Sufficit discipulo, ut sit sicut magister ejus; et servo, sicut dominus ejus. Si patrem familias Beelzeb-

25. Il suffit au disciple d'être comme son maître et au serviteur d'être comme son seigneur. S'ils

vient absolue dès qu'il s'agit de lui et de ses disciples.

25. — *Sufficit discipulo...* C'est le même adage, légèrement modifié et présenté sous une forme affirmative. Quel disciple, quel serviteur ne se trouverait pleinement satisfait d'être traité avec le même honneur et les mêmes égards que son maître? Tant qu'il restera disciple ou serviteur, son ambition ne saurait s'élever plus haut. — *Si patrem familias...* Aux deux relations qu'il vient d'établir entre lui et ses partisans, Jésus-Christ en ajoute une troisième, qui détermine d'une manière plus tendre et plus vraie la nature de son rôle envers nous : il s'était présenté comme le Docteur dont nous sommes les disciples, comme le Maître dont nous sommes les serviteurs; il nous apparaît maintenant sous la belle figure d'un père de famille à la maison duquel nous appartenons. — *Beelzebub vocaverunt.* Nous avons à rechercher, à propos de cette injure, 1^o quelle est la vraie prononciation et, par conséquent, l'étymologie primitive du nom de Béalzébub; 2^o pourquoi les Juifs se permirent d'appeler ainsi Notre-Seigneur. — 1^o Tandis que la Vulgate, l'Itala, la version syriaque et les Pères latins lisent Béalzébub, les autres versions et tous les manuscrits grecs à l'exception d'un seul (Cod. C) écrivent Béalzéboul, et telle est en effet la leçon authentique du texte grec. Cependant, il est question au quatrième livre des Rois 1, 2, 3, 16, d'une divinité adorée par les Philistins d'Accaron sous le nom de Baal-Zeboub, בעל זבוב, « maître » c'est-à-dire dieu « des mouches. » Or, les commentateurs admettant pour la plupart que le Beelzébub d'Accaron ne diffère pas du Béalzéboul mentionné en cet endroit par le Sauveur, comment expliquer le changement produit dans l'ancienne orthographe, l'introduction de la lettre L au lieu du B original? On a bâti là-dessus plusieurs hypothèses. Hitzig, Delitzsch et Schegg pensent que Béalzéboul était une prononciation adoucie, à l'usage des grecs. Ils le prouvent en alléguant plusieurs noms modifiés de la même façon et dans le même but par les LXX, entr'autres Ἀπαχούμ au lieu de Habacuc, Σεβασταίμ au lieu de Σεβαστή, etc. Ils ajoutent que le Talmud parle souvent de Baal-Zeboul et jamais de Baal-Zeboul. Ces deux raisons nous semblent décisives et c'est à cet avis que nous nous rangeons de préférence. D'autres auteurs supposent que les Juifs auraient transformé volontairement la prononciation primitive, de manière à donner au nom de l'idole philistine un sens plus

ou moins spirituel qui permettrait de tourner le paganisme en ridicule. De même qu'ils avaient changé par dérision Sichem en Schar, Cf. Joan. iv, 5, de même ils auraient dit Béalzéboul au lieu de Béalzébub, cette simple mutation faisant du « dieu des mouches », le « dieu de l'ordure » ou « du fumier ». Il est certain que les Israélites ont toujours attaché beaucoup d'importance à la signification des noms propres. Les écrits rabbiniques nous les montrent plus d'une fois plaisantant, quoique avec un goût douteux, sur les appellations des divinités païennes, changeant par exemple עין כור, « fons calicis », en עין קור, « fons tædi », גדיה, « Fortuna », en גדיה, « Foetor », etc.; Cf. Lightfoot, in h. l. « Omnis irrisio prohibetur, disait-on pour se justifier, præter irrisioem idololatricæ », Babyl. Sanhedr. f. 93. 2. Néanmoins, nous ne croyons pas que ce soit ici le cas de faire l'application de cet usage populaire. En effet, l'équivalent hébreu du mot ordure est זבל, zébel, et non זבול, zeboul; par conséquent, d'après l'hypothèse que nous venons d'exposer, le nom ironique de Béalzébub devrait être Béalzéboul. En présence de cette difficulté philologique, on a eu recours à une troisième solution, qui consiste simplement à rapprocher Béalzébub du substantif hébreu זבול, zeboul, « habitatio, domicilium », de telle sorte que le sobriquet injurieux donné à Satan par les Juifs signifierait : « le maître de l'habitation », c'est-à-dire le maître des demeures souterraines ou de l'enfer. On obtiendrait ainsi, au 7. 25, un jeu de mots curieux entre les deux noms réunis par le Sauveur, οὐκοδόμητος et βεελζεβούλ. — 2^o Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain que Béalzébub ou Béalzéboul était un nom approprié au prince des démons; nous l'apprenons bientôt de la bouche des Pharisiens eux-mêmes : « In Beelzebub principe demoniorum », Matth. xii, 24. Un décret rabbinique interdisait aux Israélites de prononcer le nom de Satan : « Nunquam aperiat homo os suum ad Satanam », Berach. f. 60, 4; on avait donc adopté, pour désigner le chef des esprits mauvais, divers surnoms que les personnes pieuses employaient habituellement, v. g. Asmodée, Abaddon, etc. Une ancienne rivalité nationale avait contribué à mettre en vogue celui de Béalzébub, qui permettait de satisfaire à la fois un double désir de vengeance, en attaquant du même coup les Philistins et le démon. Aussi, lorsque les ennemis de Jésus voulurent stigmatiser sa conduite et sa doctrine, ne trouvèrent-ils

ont appelé le père de famille Béalzébub, combien plus ceux de sa maison!

26. Ne les craignez donc pas; car il n'est rien de caché qui ne doive être révélé et rien de secret qui ne doive être su.

27. Ce que je vous dis dans les

bub vocaverunt quanto magis domesticos ejus?

26. Ne ergo timueritis eos: nihil enim est opertum, quod non revelabitur; et occultum, quod non scietur.

Marc., 4, 22; Luc., 8, 47 et 12, 2.

27. Quod dico vobis in tenebris,

aucune épithète plus flétrissante que celle de Béalzébub. Il était impossible d'adresser au Sauveur une injure plus grossière: lui, le Verbe incarné, confondu avec le prince des démons, avec une idole dont la spécialité, comme celle du *Zēd, ἀπόμυος* des Grecs, Pausan. viii, 26, 4, et du Jupiter « Myiagrus » des Romains, consistait à délivrer ses adorateurs des mouches et des cousins! — Nous ne voyons nulle part, dans le récit évangélique, les Juifs lancer directement à la face du divin Maître le nom de Béalzébub; mais l'assertion de Notre-Seigneur prouve qu'ils durent le faire plus d'une fois. Entre l'accusation d'opérer des miracles avec le concours de Béalzébub et l'emploi direct de ce surnom outrageant, il n'y a qu'un pas qu'il fut aisé à des âmes passionnées de franchir en un instant. — *Quanto magis domesticos*. Si l'on n'a pas craint d'insulter jusqu'à ce point le père de famille, il est évident que l'on se gênera moins encore à l'égard des employés de sa maison. Que les missionnaires apostoliques, ces familiers du Christ, s'attendent donc à mille insultes! L'histoire du Christianisme démontre qu'elles ne leur ont pas été épargnées.

Nolite timere, ̣̣. 26-31.

26. — *Ne ergo timueritis*. Telle est la note dominante que nous allons entendre dans cette petite série de versets. Cf. ̣̣. 28 et 31. La particule « ergo » annonce une conclusion; en effet, pour inspirer aux disciples de Jésus-Christ un courage invincible parmi les persécutions, rien ne saurait mieux convenir que cette pensée: Mon Maître a été persécuté comme moi, avant moi. Avec un tel souvenir constamment présent à l'esprit, ils n'éprouveront ni surprise, ni crainte, lorsqu'on les maltraitera. — *Nihil enim est opertum...* Nouvelle locution proverbiale, que l'on rencontre pareillement chez les écrivains profanes, comme Tertullien le disait aux Romains: « Bene autem quod omnia tempus revelat, testibus etiam vestris proverbii et sententiis ». Apolog. c. vii; Cf. Horace, Epist. i, 6, 24: « Quidquid sub terra est, in apricum proferet ætas ». Les exégètes ne

s'accordent pas sur la manière dont il convient de l'enchaîner avec le contexte, bien qu'ils soient unanimes à affirmer qu'elle contient un grand motif d'encouragement pour les prédicateurs de l'Évangile. Les auteurs modernes, à la suite de Barradius et de François Luc, expliquent le ̣̣. 26 à l'aide du ̣̣. 27, et supposent que Jésus-Christ excite les Apôtres de tous les temps à prêcher la vérité chrétienne avec vaillance parce qu'elle est précisément destinée à la publicité. Quoi qu'il advienne, malgré les obstacles qui se dresseront partout contre vous, proclamez l'Évangile avec une sainte hardiesse: vous agirez contre sa nature et contre sa fin, si vous ne le divulguez pas en tous lieux. Mais les anciens commentateurs ont mieux saisi la pensée du Sauveur. Même ici-bas, disent-ils, rien ne peut demeurer longtemps secret; la lumière finit par se faire sur les choses les plus cachées. En tout cas, l'apparition du Christ au dernier jour mettra tout en lumière, en dévoilant les mystères bons ou mauvais des cœurs. Or il y a, dans cette assurance, une consolation profonde pour ceux qui sont injustement persécutés. Alors la sainteté de leur cause et la droiture de leurs intentions apparaîtront dans tout leur éclat; au contraire la malice de leurs ennemis sera manifestée et confondue. C'est une espérance semblable que Jésus voulait inspirer à ses disciples, afin de les rendre courageux dans l'exercice de leur ministère.

27. — Il est à remarquer qu'un grand nombre des recommandations contenues dans cette troisième partie du discours ont été exprimées sous la forme d'aphorismes populaires: ce vêtement imagé les rend tout à fait saisissantes. Les adages du ̣̣. 27 renferment une déduction tirée du fait d'expérience qui vient d'être signalé: Puisque vous êtes sûrs de retirer un jour de votre rôle une gloire si pure et une si belle récompense, ne craignez pas, malgré les amertumes présentes, de prêcher hautement, publiquement, ma doctrine. — *In tenebris... in lumine, in aure... super tecta* sont des antithèses faciles à comprendre. Quand on parle dans l'obscurité, on échappe aux regards curieux; quand

dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate super tecta.

28. Et nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.

on murmure quelques mots à l'oreille de son voisin, on n'est entendu que de lui. Lorsqu'on prêche en plein midi et sur les toits, on est vu et entendu de tout le monde, et c'est en plein midi, sur les toits, que les Apôtres du Christ devront prêcher l'Evangile. Notre-Seigneur fait allusion au caractère de sa prédication personnelle : bien qu'elle n'eût jamais été secrète, les circonstances avaient nécessairement restreint le nombre des auditeurs qui la reçurent de la bouche même du divin Maître. Pour les missionnaires dispersés au nom de Jésus-Christ sur toute la surface du globe, il ne doit pas y avoir de cercle intime : les vérités évangéliques s'annonceront à tous ouvertement, car elles n'ont rien à craindre de la lumière; elles n'ont rien de commun avec l'erreur qui aime à ramper dans l'ombre. — Les mots « super tecta » rappellent un antique usage de l'Orient, qu'on trouve mentionné de très-bonne heure dans les livres de l'ancienne Alliance. Les toits des maisons orientales étant plats, on pouvait à l'occasion s'en servir comme de tribunes du haut desquelles l'orateur, en élevant un peu la voix, se faisait entendre fort loin. Aussi est-ce de là qu'avaient lieu habituellement les proclamations importantes, en particulier celles qui intéressaient le culte sacré : « Sexies tuba cecinit minister synagogæ vespera sabbati in tecto domus excelsæ valde, ut inde omnibus innotesceret de introitu sabbati », Sabb. f. 35, 2. On sait qu'aujourd'hui encore, chez les musulmans, le muezzin monte sur le minaret de la mosquée pour annoncer les heures de la prière; bien plus, que les ordres des gouverneurs locaux, dans les divers districts de la Palestine, sont notifiés aux habitants du haut d'un toit par le crieur public; Thomson, *The Land and the Book*, p. 43. L'expression « prêcher sur les toits » devint par là synonyme de « proclamer à haute voix, au su et vu de tout le monde »; Cf. Amos, III, 9.

28. — *Et nolite timere eos...* Jésus a fortifié ses ambassadeurs spirituels contre les injures et les outrages; il les fortifie maintenant contre la crainte de la mort. Car on ne se contentera pas de les insulter, on en voudra même à leur vie; mais qu'importe? Sous ce rapport, la puissance de leurs adversaires

ténèbres, dites-le dans la lumière; et ce qui vous est dit à l'oreille, préchez-le sur les toits.

28. Et ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; mais plutôt craignez celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans la géhenne.

est limitée. — *Occidunt corpus*; c'est vrai, ils peuvent enlever la vie matérielle : toutefois, quel est leur pouvoir touchant la partie supérieure, immortelle, de notre être? Il est complètement nul. Et même, en privant leurs victimes d'un bien de second ordre, essentiellement transitoire, ils lui en procurent un autre d'un prix infini, placé en lieu sûr. Cf. 7. 39. — *Sed potius timete...* A la place d'une vaine frayeur qui tiendrait de la lâcheté dans ses Apôtres, Jésus-Christ en voudrait mettre une autre qui est aussi utile que légitime. Qui faut-il donc craindre? Dieu. Et pourquoi? Parce que, tandis que les hommes peuvent seulement enlever la vie du corps, il peut, Lui, damner éternellement le corps et l'âme. — Le mot *animam* qui représente parfois la vie physique, Cf. 7. 29; vi, 25, etc., désigne ici l'âme par opposition au corps. — « Videtur Christus, observe Grotius à propos du verbe *perdere*, de industria non repetiisse hic verbum occidendi, sed posuisse verbum perendi, quod cruciatus habet significationem. » Les théologiens ont vu justement dans cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ une preuve très-forte de la résurrection des corps, et de leur participation au bonheur ou au châtiment des âmes auxquelles ils auront été associés sur cette terre. Le célèbre rabbin Jehiel, qui vivait au XIII^e siècle, soutenant une conférence publique à Paris, s'écria lorsqu'il fut à bout de raisons : « Ecce corpus nostrum in potestate vestra est, sed non anima nostra » Wetstein. — Plusieurs exégètes contemporains, entr'autres Stier et J. P. Lange, appliquent non pas à Dieu, comme nous l'avons fait avec la plupart des écrivains anciens et modernes, mais à Satan, la seconde moitié de notre verset. C'est lui, disent-ils, qui serait désigné par les mots « eum qui potest et animam, ... », lui par conséquent que les députés du Christ doivent craindre par-dessus tout. Pour renverser cette opinion singulière, il suffit de mentionner le passage parallèle de S. Luc, XII, 5 : « Timete eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam ». Il est bien évident que Dieu seul jouit de ce double pouvoir, et que Satan ne peut rien de semblable.

29. Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as? Or, pas un d'eux ne tombera sur la terre sans que votre Père le permette.

30. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés.

31. Ne craignez donc pas: vous avez plus de valeur que plusieurs passereaux.

32. Quiconque me confessera de-

29. Nonne duo passeret assereunt: et unus ex illis non cadet super terram sine patre vestro?

Act., 27, 34; II Reg. 44, 41.

30. Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt.

31. Nolite ergo timere: multis passeribus meliores estis vos.

32. Omnis ergo qui confitebitur

29. — Non content de rassurer ses missionnaires en leur découvrant la vanité des craintes humaines, Jésus les encourage par une description touchante de la protection à laquelle ils doivent s'attendre de la part de la Providence divine. — *Nonne duo passeret*: en grec *σπροβία*, diminutif de *σπροβος*, oiseau en général, puis l'oiseau le plus commun, le passereau. Les petites choses vont de nouveau servir à démontrer les grandes. — *Assereunt*. L'as (de *ἀς*, prononcé *ᾶ*; par les Tarentins) était une pièce de monnaie qui formait primitivement la dixième partie du denier romain: il était composé d'un mélange de cuivre et d'étain et valait environ six de nos centimes à l'époque de Cicéron. Les Talmudistes l'appelaient *אסר*, *assar*, ou *אסר*, *issar*; Cf. Buxtorf, Lexic. talm. p. 475. Du temps de Notre-Seigneur on achetait donc, sur les marchés de la Palestine, deux passereaux pour un sou; cinq pour deux sous, nous dit saint Luc, XII, 6. Le prix n'a pas varié depuis, tant ces oiseaux abondent en Judée. Petits, faciles à prendre, peu appréciés comme nourriture, ils se donnent plutôt qu'ils ne se vendent. Jésus-Christ pouvait donc très-bien les choisir pour figurer des êtres de peu de valeur aux yeux des hommes. — *Et unus ex illis...* *καὶ αὐτὸς*, et pourtant! On peut aussi ne faire du verset entier qu'une seule phrase interrogative: N'est-il pas vrai que l'on vend deux passereaux pour un as et que pas un de ces oiseaux ne tombera... etc.? — Après *non cadet*, Origène, S. Irénée, S. Jean Chrysostôme et Euthymius sous-entendent *ἐκ πτερύδα*, dans le filet; mais à quoi bon? Le lieu de la chute n'est-il pas déjà suffisamment indiqué par les mots *super terram*? D'ailleurs, « cadere » a ici le sens de périr. L'idée exprimée par Jésus est des plus délicates. Si l'oiseleur qui a passé sa journée à prendre des oiseaux les estime si peu qu'il en cède deux pour un as, quel cas le Seigneur fera-t-il d'un passereau, lui à qui appartiennent, selon son propre langage, Ps. XLIX, 4, « omnia volatilia cœli »? Et néanmoins, il faut sa permission pour qu'un oiseau tombe à terre et périsse! On devine la conclusion « a minori ad

magis » que Jésus déduira de là tout à l'heure. Cf. 7, 34.

30. — *Vestri autem capilli*; le texte grec a plus d'énergie: *ὅσων δὲ καὶ αὐτῶν*, même vos cheveux! Le pronom est mis en avant d'une manière emphatique. Quand il s'agit des hommes, ce n'est pas seulement leur nombre que Dieu connaît, il a compté jusqu'à leurs cheveux. Si le Créateur s'occupe avec bonté d'un détail si peu important de notre être, s'il veille soigneusement sur ce qu'il y a de plus insignifiant en nous, avec quelle anxiété toute maternelle ne s'occupera-t-il pas des intérêts supérieurs de ceux qui travaillent pour sa gloire! Il ne leur arrivera pas le plus petit mal à son insu. Cf. III Reg. 1, 52. Ces mots contiennent un exemple frappant de la « Providentia specialissima » du Seigneur. « Si ergo nihil eorum quæ accidunt ignorat, vosque sincerius quam pater amat, atque ita amat ut etiam capillos vestros numerarit, nihil utique timendum. Hoc vero dicit... ut accuratam notitiam magnamque circa eos providentiam ostendat », S. Jean Chrysost. Hom. xxxiv.

31. — *Nolite ergo timere*. C'est pour la troisième fois que nous entendons cette parole rassurante depuis le 7, 26: mais elle a ici une force toute particulière, après les raisonnements progressifs de Jésus. — La dernière phrase, *multis passeribus plures estis vos*, nous ramène au 7, 29. Quelle délicieuse simplicité de langage pour exprimer la haute valeur d'un ouvrier évangélique devant Dieu! « Un oiseau ne périr pas sans l'autorisation de Dieu, à plus forte raison un homme, » dit un proverbe du Talmud, Hieros. Schebiith, f. 38, 4. Déjà, dans le Discours sur la Montagne, Jésus-Christ avait fait un rapprochement entre les hommes et les oiseaux pour montrer que la Providence, qui s'occupe tant des plus petites créatures, ne saurait négliger le roi de la nature, VI, 26.

La profession de foi et l'apostasie, 77, 32 et 33.

32. — Le conflit avec les puissances ennemies au milieu desquelles les Apôtres vivront perpétuellement, exigera de leur part

me coram hominibus, confitebor et ego eum coram patre meo, qui in cœlis est.

Marc., 8, 38; *Luc.*, 9, 26 et 12, 8; *II Tim.*, 2, 12.

33. Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est.

34. Nolite arbitrari quia pacem

avant les hommes, je le confesserai, moi aussi, devant mon Père qui est aux cieux.

33. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai, moi aussi, devant mon Père qui est aux cieux.

34. Ne pensez pas que je sois

la plus grande fidélité. Le Sauveur encourage leur dévouement à sa cause par la perspective de la récompense qu'il réserve à tous ceux qui le serviront loyalement jusqu'à la fin. — *Omnis ergo qui confitebitur me...* « Omnis » est au nominatif absolu, de même que « quicumque » du v. 44, et la phrase est suspendue au milieu du verset pour recommencer ensuite sous une nouvelle forme. « Ergo » n'introduit pas ici une déduction rigoureuse des antécédents; c'est plutôt une transition à une autre série de pensées qui ne se rattachent que d'une manière générale aux recommandations antérieures : Prenez garde que la persécution ne vous sépare de moi. — Confesser Jésus-Christ, c'est montrer de parole et d'action que l'on croit en lui et en son œuvre, c'est manifester franchement au-dehors la foi inébranlable qu'on a en sa divine personne. Il s'agit évidemment d'une profession publique de la foi en Jésus-Christ, comme l'indiquent les mots *coram hominibus*, et d'une profession qui peut exposer celui qui la fait à des dangers réels, ainsi qu'il ressort du contexte. Dans le texte grec, le verbe *ὁμολογῶν* n'est pas construit avec l'accusatif selon la règle ordinaire, mais avec la préposition *ἐν* et le datif, *ἐν τοῖς, ἐν ἀνθρώποις*; de même dans S. Luc, xii, 8. Tertullien a imité cette construction anormale : « Qui in me confessus fuerit... confitebor et ego in eo », *Scorp.* c. 9 : c'est probablement un aramaisme de S. Matthieu, que le traducteur grec aura copié servilement. S. Jean Chrysostôme tombe dans une erreur philologique lorsqu'il affirme que le choix de la tournure *ἐν τοῖς* fut intentionnel de la part de Jésus-Christ : « Non dixit me, sed in me, ostendens eum qui confitetur non propria virtute, sed superna gratia fultum confiteri », *Hom.* xxxiv. — *Confitebor et ego eum*. « Par pari refertur », mais avec quel bénéfice immense pour les prédicateurs qui auront généreusement confessé leur foi en Jésus-Christ! Ils auront reconnu le Sauveur devant les hommes; en échange, le Sauveur les reconnaitra devant son Père, et devant son Père qui est aux cieux. C'est dire qu'il les recevra à tout jamais dans le ciel,

afin de les récompenser des souffrances qu'ils auront endurées pour lui demeurer fidèles sur la terre.

33. — Mais tous ne lui demeureront pas fidèles; il y aura des renégats, des apostats! Désireux d'en diminuer le nombre, Jésus-Christ indique d'avance le sort réservé à ces malheureux dans l'autre vie. L'effroi produira peut-être sur eux une impression salutaire. — *Qui autem negaverit me...* Dans l'expression comme dans l'idée, nous avons ici tout à fait l'opposé du v. 32. Au lieu de reconnaître Jésus devant les hommes, on le renie honteusement; au lieu d'être reconnu par lui devant le Père céleste, on est renié, « non novi vos » : l'entrée du ciel est naturellement refusée aux apostats endurcis. — *Negabo et ego eum* : sanction aussi légitime que la première.

Le glaive et la croix, §§. 34-39.

34. — C'est toujours l'idée de la persécution extérieure et du renoncement intérieur, c'est-à-dire de la persécution personnelle, qui revient sous de nouvelles figures : ce n'est point ici-bas que le chrétien, à plus forte raison l'apôtre, trouvera la paix et la tranquillité. — *Nolite arbitrari...* Ce qui suit, jusqu'au v. 39, forme « un cercle d'idées qui n'étaient jamais sorties de la pensée d'un mortel avant Jésus », Wizenmann. — *Pacem venerim mittere* : ce n'est pas un rameau d'olivier que Jésus-Christ est venu jeter sur la terre comme un gage de sécurité et de bonheur perpétuels, *sed gladium*, le terrible instrument de la guerre. Et cependant, le Messie avait été prédit sous les traits d'un Prince pacifique, Cf. Is. ix, 6; au moment de sa naissance, les anges avaient chanté « In terra pax! » Mais ces choses ne sont nullement contradictoires. Notre-Seigneur lui-même a établi entre ces différentes paroles l'harmonie la plus parfaite lorsqu'il a dit, quelques heures avant sa mort : « Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis ». Il y a donc plusieurs sortes de paix, la paix du monde et la paix de Jésus; l'une fausse et mauvaïse, qui provient de la liberté laissée aux passions, l'autre

venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive.

35. Car je suis venu séparer l'homme de son père et la fille de sa mère et la bru de sa belle-mère,

36. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa maison.

37. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.

38. Et qui ne prend pas sa croix

venerim mittere in terram : non veni pacem mittere, sed gladium.

Luc., 12, 51.

35. Veni enim separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam, et nurum adversus socrum suam :

36. Et inimici hominis, domestici ejus.

Mich., 7, 6.

37. Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus : et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus.

Luc., 14, 26.

38. Et qui non accipit crucem

réelle et sainte, qui n'existe qu'après que les passions ont été vaincues, extirpées. Au vieux monde corrompu Jésus ne peut offrir le baiser de paix qu'après avoir tranché ses vices avec le glaive. Ainsi donc, « bellum missum est bonum ut rumpetur pax mala », S. Jérôme. Du reste, si le Sauveur affirme qu'il est venu apporter la guerre et point la paix, ce n'est pas que son avènement ait été une cause directe de luttes et de discordes pour le monde, tant s'en faut; mais la lutte et la discorde devaient être des conséquences naturelles de l'établissement de son royaume. Les particules *ὅτι... ἀλλὰ* ont donc, ici encore, Cf. ix, 43, un sens relatif que l'on ne pourrait urger sans tomber dans l'erreur.

35 et 36. — Dans ces deux versets, Jésus-Christ développe d'une manière concrète, au moyen de quelques exemples, la grave prophétie que nous venons d'entendre. La paix de la famille est la plus douce, la plus nécessaire de toutes les paix : c'est elle qui sera tout d'abord troublée par l'Evangile. Cf. 7. 24. Le glaive lancé par le Christ, tombant au sein d'une famille, y opère de terribles séparations. « Vivus etenim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum », Hebr. iv, 12. — *Hominem adversus patrem...* Les liens de l'amour et du sang n'existent plus. Même la jeune épouse qui n'habite que depuis peu de jours avec les parents de son mari, — car le texte lui donne le nom de *νύμφη*, qu'on perdait quelques semaines après le mariage, — est déjà en guerre ouverte avec sa belle-mère! — Notre-Seigneur récapitule cette triste description par un trait général emprunté, comme les précédents, au livre du prophète Michée, vii. 6 : *Et inimici hominis domestici ejus.*

Les plus intimes, les plus familiers, deviennent les adversaires les plus acharnés. Les protestants et les juifs qui se convertissent chaque jour au catholicisme en font souvent la cruelle expérience.

37. — Après avoir signalé la nécessité du combat, Jésus-Christ énonce trois grands principes, destinés à servir de règles de conduite aux athlètes chrétiens. — Premier principe : *Qui amat patrem... plus quam me.* Le partage n'étant pas possible, ainsi qu'il a été dit ailleurs d'une autre manière, vi, 24, si nos devoirs envers Dieu et nos devoirs envers nos proches nous attirent en sens contraires, notre choix ne saurait être douteux. Le disciple du Christ doit alors imiter le zèle des enfants de Lévi : « Dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos ; et fratribus suis : Ignoro vos ; et nescierunt filios suos. Hi custodierunt eloquium tuum, et pactum tuum servaverunt », Deut. xxxiii, 9 ; Cf. Ex. xxxii, 26, 27. Le divin Maître n'est cependant pas venu briser les liens de la famille ; il veut au contraire les resserrer davantage : mais il revendique noblement ses droits à l'affection suprême. — *Plus quam me*, au point de m'abandonner pour eux. — *Non est me dignus* ; c'est-à-dire, il n'est pas digne d'être mon disciple, Cf. Luc. xiv, 26, car il me renie implicitement. — *Qui amat filium aut filiam...* Ce n'est pas une simple répétition de la même pensée, mais une gradation ascendante ; car les parents aiment d'ordinaire leurs enfants plus qu'ils n'en sont aimés.

38. — Second principe : *Et qui non accipit crucem suam...* Non-seulement Dieu doit nous être plus cher que nos proches, il doit nous être plus cher que nous-mêmes. — C'est ici que nous trouvons pour la première fois le nom béni de la croix. L'expression « accipere

suam, et sequitur me, non est me dignus.

Infra., 16, 24; *Marc.*, 8, 34; *Luc.*, 14, 27.

39. Qui invenit animam suam, perdet illam; et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.

Luc., 9, 24 et 47, 33; *Joan.*, 12, 25.

40. Qui recipit vos, me recipit : et qui me recipit, recipit eum qui me misit.

Luc., 10, 16; *Joan.*, 13, 20.

crucem suam » nous est devenue familière dès notre plus tendre enfance; nous savons que, sous cette métaphore, il faut voir l'ensemble des souffrances et des sacrifices de tout genre, volontaires ou involontaires, qui remplissent la vie humaine, et que nous devons généreusement accepter pour l'amour de Jésus-Christ. Aux Apôtres elle parut sans doute plus dure encore et plus effrayante qu'à nous. Elle leur rappelait en effet d'une manière très-vive l'affreux supplice du crucifiement alors en usage dans tout l'empire romain : seraient-ils donc réellement un jour condamnés à cette peine infamante, et porteraient-ils sur leurs propres épaules, suivant la coutume, *Joan.* xix, 17, jusqu'au lieu de l'exécution, l'instrument sur lequel ils expireraient ensuite? Mais Jésus parlait au figuré. Toutefois, lorsqu'il ajouta *et sequitur me*, ce n'était plus une simple image qu'il exprimait, mais la réalité la plus complète, car il faisait une allusion prophétique à son genre de mort. Nous l'entendrons plusieurs fois réitérer cette sentence éminemment chrétienne; Cf. xvi, 24; *Luc.* ix, 23; xiv, 27.

39. — Troisième principe. Après avoir préféré Jésus-Christ à sa famille, v. 37, et à son bien-être personnel, v. 38, le disciple fidèle le préférera même à la vie. — *Qui invenit animam suam...* L'âme représente ici la vie physique dont elle est le principe. Conserver sa vie, car tel est le sens de « inventer », pour le chrétien, c'est la perdre; la perdre, c'est la conserver. Pensée féconde qui reviendra aussi souvent que la précédente sur les lèvres du Sauveur, Cf. xvi, 25; *Luc.* xvii, 33; *Joan.* xii, 25; mais pensée bien paradoxale en apparence, car perdre ne diffère-t-il pas essentiellement de trouver? Jésus-Christ joue sur la double signification du mot Vie : il y a en effet la vie supérieure et la vie inférieure, la vie spirituelle et la vie naturelle, la vie éternelle et la vie temporelle. S'attacher trop à la seconde de ces vies, vouloir la conserver à tout prix lorsque le sacrifice en est devenu nécessaire pour de-

et ne me suit pas n'est pas digne de moi.

39. Qui trouve sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie pour moi la trouvera.

40. Qui vous reçoit me reçoit, et qui vous reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

meurer fidèle à Jésus, c'est s'exposer à perdre à tout jamais les biens infinis que nous réserve la première. Il arrive parfois au prédicateur de l'Evangile de se trouver dans cette alternative : perdre la vie du temps et gagner celle de l'éternité, ou bien gagner quelques années de vie en ce monde au prix d'une lâche apostasie et perdre en même temps le bonheur sans fin de l'autre monde. Quiconque n'est pas capable de sacrifier au besoin la vie inférieure à la vie supérieure, finira par les perdre toutes les deux. — S. Grégoire-le-Grand fait un rapprochement admirable à l'occasion de ce passage : « Sic dicitur fideli ac si agricolæ dicatur : Frumentum si servas, perdis; si seminas, renovas. Quis enim nesciat quod frumentum, quum in semine mittitur, perit ab oculis, in terra deficit? Sed unde putrescit in pulvere, inde virescit in renovatione », *Hom.* xxxvii in *Evang.* On connaît cette autre parole du même saint Docteur : « Temporalis vita æternæ vitæ comparata, mors est potius dicenda quam vita », *ibid.*

Avantages promis à ceux qui reçoivent les Apôtres
vv. 40-42.

40. — *Qui recipit vos.* Sur la fin de son Discours, Jésus-Christ reprend le langage direct qu'il avait abandonné depuis le v. 32; il interpelle de nouveau les Douze qu'il va envoyer en mission dans quelques instants, et dans leur personne, tous les Apôtres à venir. C'est par un mot puissant d'encouragement qu'il termine son instruction pastorale. Pour montrer aux prédicateurs de l'Evangile qu'ils ne seront pas sans appui même humain au milieu des persécutions redoutables qu'il leur a fait envisager, il leur dit qu'ils sont désormais d'autres lui-même, et il promet de récompenser comme s'ils s'adressaient à sa propre personne les bons traitements dont ils seront l'objet. Des promesses si généreuses ne sauraient manquer d'exciter à leur égard le dévouement des âmes saintes — *Me recipit.* Chez tous les peuples, la récep-

41. Qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète; et qui reçoit un juste en qualité de juste recevra la récompense d'un juste.

42. Et quiconque aura donné à boire à l'un de ces plus petits, seulement un verre d'eau froide parce qu'il est de mes disciples, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense.

41. Qui recipit prophetam in nomine prophetæ, mercedem prophetæ accipiet : et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet.

42. Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine discipuli : amen dico vobis, non perdet mercedem suam.

Marc., 9. 40

tion bonne ou mauvaise faite aux ambassadeurs a toujours été censée retomber sur le prince dont ils étaient les délégués, celui qui envoie et l'envoyé étant considérés comme une seule personne morale, Cf. I Reg. viii. 7; II Reg. x. Le verbe « recipere » ne désigne pas seulement l'hospitalité, mais toute espèce de concours prêté aux messagers de l'Evangile en tant que députés de Jésus-Christ. — *Recipit eum qui me misit*, c'est-à-dire le Père Eternel. Ainsi donc il existe l'union la plus étroite entre le Christ, sa parole, ses envoyés et son divin Père. « Si quis recipit viros doctos, disaient de même les Rabbins, idem est ac si reciperet Schechinam, i. e. manifestationem summi numinis », Schœttgen, Horæ in h. l.

41 et 42. — Jésus développe ses promesses à un autre point de vue, et indépendamment des relations intimes que ses missionnaires ont avec lui. — *Prophetam in nomine prophetæ* : c'est-à-dire un prophète comme tel, parce qu'il est prophète. C'est un hébraïsme qui se ren contre fréquemment dans le Talmud, על שם ou בשם, pour signifier « propterea quod est »; Cf. Buxtorf, Lexic. talm. s. v. שם. — *Mercedem prophetæ accipiet*; il recevra la même récompense que s'il était lui-même un prophète. Subvenir aux nécessités temporelles des prophètes, les protéger de tout son pouvoir, c'est coopérer d'une certaine manière à leur ministère; il est donc naturel que Dieu traite comme de vrais prophètes les hommes sans lesquels le rôle prophétique n'aurait pu être exercé. — *Justum in nomine justi*, par sympathie pour son caractère de juste; ce qui revient à dire : par amour pour Dieu, l'auteur de toute justice. — *Mercedem justi accipiet*; car en outre du motif allégué plus haut, une conduite si noble et si désintéressée suppose une sainteté

personnelle que le Seigneur rémunérera infailliblement. — *Et quicumque potum dederit...* Dans ses exemples Jésus descend de degré en degré; après le prophète, le juste; après le juste, l'un « de ces très-petits », et le service rendu à ce « très-petit » est bien petit lui-même : c'est un simple verre d'eau fraîche, qui ne coûte ni peine ni dépense au bienfaiteur ! Mais rien n'est perdu pour le ciel. — « Potum » est au supin de même que « nuptum » dans la locution « nuptum dare »; Cf. Marc. ix, 40; xv, 36; I Cor. iii, 2. — *Uni ex minimis istis*. Epithète bien belle pour désigner les disciples du Christ ! Ailleurs, xi, 25; Cf. Zach. xiii, 7, Jésus-Christ appellera les siens de petits enfants, « parvuli ». Petits en effet aux yeux du monde, surtout à l'origine du Christianisme; mais grands aux yeux du Seigneur, dont les jugements ne s'arrêtent pas à la surface, comme ceux des hommes ! — *Tantum in nomine discipuli*, uniquement parce qu'il est serviteur du Christ, et point par des vues humaines. — *Non perdet mercedem suam*. L'instruction se termine par cette promesse consolante, faite sous le sceau du serment. — Munis de ces conseils de leur Maître, fortifiés par ces encouragements, les Douze partent deux à deux, comme nous l'apprend S. Marc, vi, 7, et s'en vont à travers les villes de la Palestine, prêchant partout l'Evangile avec zèle. S. Matthieu ne nous dit rien de leur ministère; nous savons par les deux autres synoptiques qu'il fut très-fructueux et accompagné de nombreux miracles; Marc. vi, 42, 43; Luc. ix, 6. Aussi revinrent-ils pleins de joie et de confiance auprès de leur bon Maître qui les formait avec tant de sagesse, les préparant de longue main aux périlleuses missions de l'avenir par un premier voyage où tout se trouvait approprié à leur faiblesse présente.